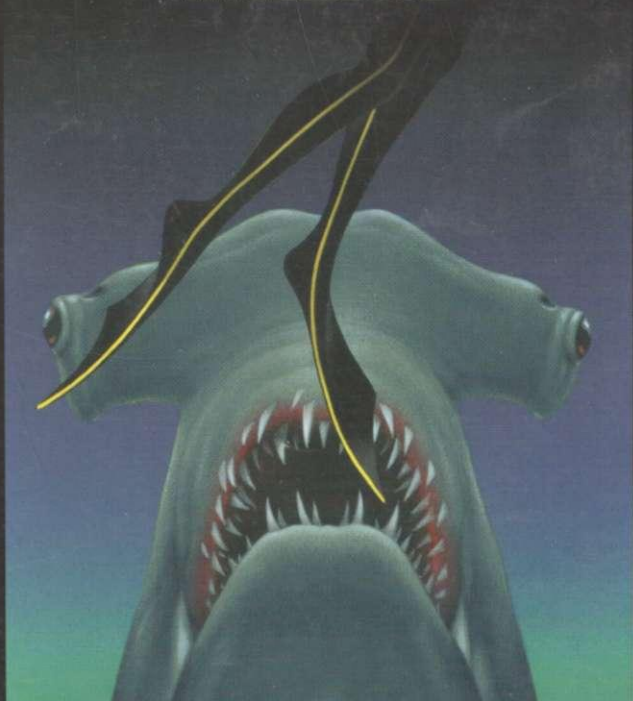


R. L. STINE

Chair de poule®

**BAIGNADE
INTERDITE**



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.®

**BAIGNADE
INTERDITE**

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR NICOLE TISSERAND

Septième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Cette fois, j'étais au moins à soixante mètres de profondeur sous la mer. J'avais entrepris l'expédition de ma vie : je poursuivais la grande raie pastenague. C'est comme ça qu'on l'appelait au bureau des gardes-côtes. Mais moi, je l'avais baptisée Monstra. La raie géante avait déjà mortellement piqué dix nageurs. La population n'osait plus se baigner. Un vent de panique soufflait sur toute la côte. C'est pour cette raison qu'on avait fait appel à moi. Moi, William Graves Junior, l'explorateur sous-marin de douze ans, mondialement célèbre. Le seul capable de résoudre les effrayants problèmes des fonds océaniques.

C'est moi qui avais capturé le grand requin blanc qui terrorisait la plage des Palmiers.

Vous vous rappelez la pieuvre géante qui avait avalé tous les membres de l'équipe gagnante du championnat de surf de Californie ? C'était moi qui lui avais réglé son compte. Moi encore qui avais mis

hors circuit l'anguille électrique qui envoyait des ondes de choc sur toutes les plages de Miami.

Mais à présent, j'allais mener le plus dur combat de toute ma vie : me battre contre Monstra, la terrible raie pastenague.

Tapie quelque part au fond de la mer, elle m'attendait...

Je possédais tout le matériel nécessaire : une combinaison de plongée, des palmes, une bouteille d'oxygène, et un fusil sous-marin équipé de flèches empoisonnées.

Attention ! Quelque chose bouge... Oui, juste derrière cette praire géante, là-bas. Je pointai mon fusil sous-marin, prêt à riposter à l'attaque. Brusquement, mon masque se remplit de buée. Impossible de respirer.

J'inspirai de toutes mes forces. Pas le moindre filet d'air. Ma bouteille d'oxygène ! Quelqu'un l'aurait sabotée ?

Je m'efforçai de garder mon calme. Chaque seconde comptait. Il fallait que je regagne la surface - et en quatrième vitesse !

À grands coups de talons, j'essayais de me propulser vers l'air libre.

Je retins ma respiration. Mes poumons risquaient d'éclater d'une minute à l'autre. Déjà je sentais que je perdais des forces, j'avais des vertiges.

Réussirais-je à gagner la surface ? Ou bien allais-je périr au fond de l'océan, avant de servir de casse-croûte à Monstra la raie ?

La panique me submergea comme une lame de fond.

À travers la buée qui voilait le masque, je cherchais du regard ma partenaire de plongée. Elle n'est jamais là quand j'ai besoin d'elle !

Je finis par la localiser : elle nageait près du bateau, en surface.

« Au secours ! Remonte-moi ! J'étouffe ! »

J'agitais les bras comme un fou pour tenter de lui faire comprendre ce qui se passait.

Mes gesticulations attirèrent enfin son attention. Elle plongea et me remonta en quelques secondes à l'air libre.

J'arrachai mon masque et respirai à pleins poumons.

- Qu'est-ce qui t'arrive, Homme des Mers ? s'écria-t-elle. Tu t'es fait piquer par une vilaine méduse ?

Ma coéquipière est très courageuse. Face au danger, elle plaisante toujours.

J'avais du mal à retrouver mon souffle.

- Plus d'air ! Quelqu'un... quelqu'un a... saboté... ma... bouteille...

Et puis, brusquement, tout devint noir.

Ma coéquipière m'avait enfoncé la tête sous l'eau. J'ouvris les yeux et me dégageai en recrachant tout ce que j'avais avalé.

- Arrête ton cirque, Billy, dit-elle. Tu ne peux pas te baigner sans faire le clown ?

Je soupirai. Elle n'était vraiment pas drôle.

En réalité, ma «partenaire de plongée», c'était Sarah, ma petite sœur. Moi, je faisais semblant d'être William Graves Junior, l'explorateur sous-marin. Pour une fois, elle aurait quand même pu entrer dans le jeu, non ?

William Graves Junior est mon véritable nom, mais tout le monde m'appelle Billy. J'ai douze ans, comme je crois l'avoir déjà dit.

Sarah, elle, en a dix. Elle me ressemble. Nous avons tous les deux les cheveux noirs et raides, mais les miens sont courts et les siens lui arrivent aux épaules. Nous sommes maigres l'un et l'autre, avec des coudes et des genoux cagneux, et de longs pieds

étroits. Nous avons les mêmes yeux bleu foncé sous d'épais sourcils noirs.

Mais question caractère, nous n'avons rien en commun. Sarah manque totalement d'imagination. Même toute petite, elle n'avait pas peur des monstres susceptibles de se cacher dans les placards. Elle ne croyait pas non plus au Père Noël, ni à la petite souris des dents de lait. Elle adorait déclarer : « Ces choses-là n'existent pas ! »

Brusquement, je décidai de piquer une tête sous l'eau pour aller lui pincer la jambe, histoire de lui faire le coup de l'attaque du homard géant.

- Arrête ! hurla-t-elle.

Elle me bourra l'épaule de coups de pieds, m'obligeant à refaire surface pour respirer.

- Un peu de calme, vous deux ! lança mon oncle. Soyez prudents quand vous êtes dans l'eau.

Mon oncle se tenait sur le pont de la Cassandra, son bateau-laboratoire. Il nous regardait faire de la plongée autour du bateau, Sarah et moi.

Mon oncle se nomme George Graves, mais tout le monde l'appelle Docteur G. Même mon père, qui est pourtant son frère, l'appelle aussi comme ça. Peut-être parce qu'il a tout à fait l'air d'un scientifique. Dr G. est petit, mince, il porte des lunettes, son visage toujours très sérieux lui donne un air songeur. Il est un peu chauve sur le sommet du crâne, mais il lui reste une tignasse de cheveux frisés. Ceux qui le voient pour la première fois lui disent presque à tous

les coups : « Je parie que vous êtes un scientifique, vous ! »

Sarah et moi passons nos vacances à bord de la *Cassandra* avec lui. Tous les étés, nos parents nous envoyaient là. C'est quand même mille fois mieux que de rester traîner à la maison. Cette année, nous avons jeté l'ancre juste devant une petite île du nom d'Ilandra, dans la mer des Caraïbes.

Dr G. est biologiste du milieu marin, un spécialiste de la vie dans les mers tropicales. Il étudie les habitudes des poissons et recherche des plantes et des animaux marins que personne n'a encore découverts. La *Cassandra* est un gros bateau robuste. Environ quinze mètres de long. Dr G. en occupe presque tout l'espace avec ses labos et son bureau. Il le dirige depuis la cabine de pilotage qui se trouve sur le pont. Un canot de sauvetage est amarré à tribord, ce qui veut dire du côté droit, et un immense caisson de verre est fixé à bâbord, c'est-à-dire du côté gauche du pont.

Parfois, Dr G. capture de très gros poissons. Il les met alors dans le caisson-aquarium. Mais c'est provisoire : juste le temps de marquer l'animal, afin de le reconnaître pour ses travaux futurs, ou alors de le soigner s'il est malade ou blessé.

Le reste du pont est vide. Vraiment idéal pour jouer à chat ou se faire bronzer.

Les recherches de Dr G. le conduisent à voyager partout dans le monde. Il n'est pas marié et n'a pas

d'enfant. Il prétend qu'il est bien trop occupé avec ses poissons.

Mais il aime les enfants. La preuve, c'est qu'il nous invite tous les ans sur son bateau, Sarah et moi.

- Hé ! Les loupisots ! Restez l'un près de l'autre, nous ordonna-t-il. Et ne nagez pas trop loin. Surtout toi, Billy.

Il me regarda en plissant les yeux. C'était le regard qui voulait dire : « Je ne plaisante pas. »

- On a signalé des requins dans les parages, ajouta-t-il.

- Des requins ? Wao !

En entendant mon exclamation ravie, Dr G. fronça les sourcils.

- C'est très sérieux, Billy. Ne t'éloigne pas du bateau. Et ne t'approche pas du récif.

Je savais qu'il dirait ça.

Le Brisant-Rouge était un long récif de corail qui se trouvait à quelques centaines de mètres de l'endroit où nous avions jeté l'ancre. Il entourait en partie Ilandra, notre petite île. Entre les deux s'étendait un superbe lagon. Je mourais d'envie de l'explorer depuis que nous étions arrivés, mais je le rassurai :

- Ne t'inquiète pas. Je ne ferai pas d'imprudences.

- Tu parles, Charles, siffla Sarah à mi-voix.

Je tendis le bras pour lui refaire le coup de la pince de homard. Trop tard ! Elle s'était déjà enfoncée sous l'eau.

- Très bien, déclara Dr G. Et n'oubliez pas : si jamais vous voyez un aileron de requin, évitez de gigoter

avec vos palmes. Les mouvements attirent ces sales bêtes. Nagez lentement, régulièrement, et regagnez le bateau.

Sarah refit surface derrière moi et m'éclaboussa.

- On n'oubliera pas, assura-t-elle.

Pour ma part, je trouvais l'information tout à fait passionnante. J'avais toujours rêvé de voir un vrai requin en pleine action.

J'en avais déjà observé dans l'aquarium du zoo, bien entendu. Mais c'étaient des requins enfermés dans une cage de verre, où ils se contentaient de nager en rond, parfaitement inoffensifs. Rien de très palpitant. Ce que je voulais, c'était repérer un aileron à l'horizon, voir le requin fendre les eaux et venir vers nous, de plus en plus près...

Autrement dit, j'avais envie de vivre une grande aventure.

Sarah ajusta son masque.

- Allez viens, Billy. On va regarder ce banc de poissons là-bas.

Ma sœur montra du doigt une série de vaguelettes scintillantes, à la proue du bateau. Elle plaça l'embout de son tuba dans sa bouche puis enfonça la tête dans l'eau. Je la suivis. Quelques instants plus tard, nous étions entourés par des centaines de minuscules poissons d'un bleu électrique.

Comme ils commencèrent à s'éloigner, je décidai de les suivre. Ils étaient si beaux ! Je n'avais pas envie de les voir partir.

Brusquement, le banc s'éparpilla et les poissons

filèrent comme des flèches. J'essayai de les rattraper, mais ils étaient trop rapides pour moi. Ils disparurent en un rien de temps !

Qu'est-ce qui avait bien pu leur faire peur ? Autour de moi des touffes d'algues flottaient ici et là. Et puis, tout à coup, j'aperçus un éclair rouge.

Je m'approchai, écarquillant les yeux derrière mon masque. À quelques mètres de moi, je vis des roches rouges et dentelées. C'était du corail.

Aïe, aïe, aïe ! C'était le Brisant-Rouge ! Et Dr G. qui m'avait dit de ne pas nager si loin ! J'amorçai un demi-tour. Pas de doute, il fallait que je retourne au bateau.

En même temps, je mourais d'envie de faire un peu d'exploration. Après tout, puisque j'étais sur place, autant jeter un coup d'oeil !

Le récif ressemblait à un château de sable, tout rouge, bourré de galeries et de cavernes sous-marines. Des masses de petits poissons entraient et sortaient, circulant parmi tous ces tunnels. Certains d'un jaune éclatant, d'autres d'un bleu vif.

Pourquoi ne pas examiner l'une de ces galeries ? Ce n'était sûrement pas dangereux.

Tout à coup, je sentis un frôlement le long de ma cuisse. Une sorte de picotement, suivi d'une légère brûlure.

Un poisson ?

Je regardai autour de moi - rien de particulier à signaler.

Mais quelques secondes plus tard, cela recommença.

J'eus une sensation de brûlure sur la peau : quelque chose me touchait la jambe.

J'essayai à nouveau de distinguer ce que cela pouvait être, mais sans succès.

Mon cœur se mit à battre à toute allure. Je me dis qu'il n'y avait probablement pas de danger. Pourtant j'aurais bien aimé comprendre ce qui m'arrivait.

À grands coups de palmes, je rebroussai chemin en direction du bateau. C'est alors que la chose mystérieuse m'attrapa la jambe droite et s'y accrocha fermement !

La peur me figea sur place. Je me mis à gigoter frénétiquement, en battant des pieds dans tous les sens. « Lâche-moi ! Laisse-moi partir ! »

Je ne voyais pas ce qui me retenait prisonnier, et pourtant je n'arrivais pas à me dégager ! Des tourbillons agitaient les eaux pendant que je gesticulais.

Terrifié, je tentai d'appeler au secours. Mais je n'en eus pas le temps.

L'horrible chose m'entraînait. Au fond. Tout au fond de la mer.



La panique me faisait perdre mes moyens. Je voulais crier, mais je ne réussis qu'à avaler des litres d'eau. C'est alors que je la vis.

Une masse sombre et immense, indistincte.

Un monstre marin !

La terrifiante créature dardait sur moi son œil géant, unique et noir. Sa bouche grande ouverte révélait deux rangées de dents acérées, redoutables.

Le monstre ressemblait à une gigantesque pieuvre et possédait une bonne douzaine de tentacules ! Des tentacules gluants, longs et répugnants. Et c'était l'un d'eux qui emprisonnait ma cheville. Soudain j'en vis un autre se diriger vers moi.

NON !

AU SECOURS !

J'agitai les bras et les jambes de toutes mes forces. Je réussis à remonter à la surface et à sortir la tête de l'eau - mais la monstrueuse créature me tira de nouveau vers le fond.

J'étais en train de couler ! Des scènes de ma vie défilèrent devant mes yeux.

Je revoyais mes parents, lorsqu'ils m'avaient accompagné à l'école pour la première fois.

« Papa et maman ! Je ne les reverrai jamais ! »

Quelle horrible façon de quitter ce monde : noyé par un monstre marin !

Personne ne le croirait.

Je me sentais mal, très mal. Autour de moi tout devint rouge.

Tout à coup, la créature relâcha son étreinte tandis que quelque chose me tirait vers le haut, vers la surface.

- Billy ! Ça va ?

J'ouvris les yeux. A moitié asphyxié, je suffoquais et crachais tant et plus. Et je me trouvai nez à nez avec Dr G. ! Il me dévisageait, très inquiet. Je toussai en faisant signe que oui, puis je remuai la jambe droite. Le tentacule visqueux n'y était plus. L'horrible bête avait disparu.

- Je t'ai entendu crier et je t'ai vu te débattre, m'expliqua Dr G. Alors j'ai plongé et j'ai nagé aussi vite que j'ai pu. Que s'est-il passé ?

Dr G. avait un gilet de sauvetage jaune passé à l'épaule. Il me le mit autour du cou et le fit glisser sous mes bras. Je flottais à présent sans effort.

J'avais perdu mes palmes dans la bataille. Le masque et le tuba pendaient à mon cou. Sarah s'approcha de nous en nageant et fit du sur-place près de moi, m'éclaboussant.

J'avais du mal à retrouver mon souffle, du mal à parler. Je n'en pouvais plus.

- Il m'a attrapé la jambe ! Et il voulait m'entraîner au fond !

- Mais qui donc, Billy ? demanda Dr G. Je ne vois rien qui...

Je lui coupai la parole.

- C'était un monstre marin ! Une créature énorme ! J'ai senti ses tentacules baveux sur ma jambe et je... Aïe !

Quelque chose me pinçait l'orteil !

Je hurlai, fou de terreur :

- Le monstre est revenu !

Sarah fit surface et secoua ses cheveux mouillés en riant.

— C'était moi, imbécile ! dit-elle.

- Billy, Billy, murmura Dr G. Encore ton imagination qui te joue des tours ! Tu m'as fait une peur bleue. Ne recommence plus jamais, c'est promis ? Ta jambe a dû se prendre dans des algues, voilà tout.

Je bafouillai, indigné :

- Mais je... mais je...

Dr G. plongea la main dans l'eau et en retira une poignée d'herbes vertes et gluantes.

- Il y a des algues partout ici, conclut-il en hochant la tête.

- Mais je l'ai vu ! J'ai vu ses tentacules, ses grandes dents pointues !

- Les monstres n'existent pas ! proclama Sarah. Celle-là ! Une vraie Mademoiselle-Je-Sais-Tout !

- Nous parlerons de tout ça sur le bateau, dit mon oncle. Allons-y. Nagez derrière moi. Et évitez le récif. Contournez-le.

Il se retourna et prit la direction de la *Cassandra*. Je réalisai alors que le monstre marin m'avait entraîné dans le lagon. Le Brisant-Rouge se trouvait entre nous et le bateau. Mais il y avait une passe, une sorte de trouée entre les amas de rochers. Nous aurions pu passer par là pour gagner du temps.

Je nageais derrière Dr G. et Sarah, mais j'étais très en colère.

Pourquoi ne me croyaient-ils pas ?

Ce monstre accroché à ma jambe, je l'avais vu de mes propres yeux. Et qu'on ne vienne pas me parler de ces algues ridicules ! Mon imagination n'y était pour rien.

C'était décidé ! J'allais leur prouver qu'ils se trompaient. Je retrouverais le monstre et je le leur mettrais sous le nez... un de ces jours.

Mais pas aujourd'hui.

J'avais hâte de regagner la *Cassandra*.

J'accélérai pour rattraper Sarah et je lui lançai :

- On fait la course jusqu'au bateau ?

-D'accord. Le dernier arrivé est une méduse en chocolat ! s'écria-t-elle.

Sarah était incapable de résister à une compétition. Elle commença à foncer, mais je la rattrapai par le bras.

-Attends. C'est pas juste. Tu as des palmes, toi. Retire-les.

- Pas question ! répliqua-t-elle en se dégageant. On se retrouve au bateau !

Elle s'éloigna en m'éclaboussant. Elle était partie pour prendre une sérieuse avance. Mais je n'avais pas envie de la laisser gagner.

C'est alors que je revis le passage entre les rochers du Brisant-Rouge : un raccourci, en quelque sorte.

« Ça ira beaucoup plus vite de passer par là ! » décidai-je. Je virai de cap pour me diriger droit vers le récif.

J'entendis Dr G. qui m'appelait :

- Billy ! Reviens immédiatement !

Je fis comme si je n'entendais pas. Le Brisant-Rouge se dressait devant moi, menaçant. J'y étais presque. Sarah conservait son avance. J'accélérai la cadence. Je savais qu'elle n'aurait jamais eu le cran de prendre le même chemin. Tandis que moi, grâce à mon courage, je la battrais à plate couture.

Tout à coup, je me sentis très fatigué. Je n'avais pas l'habitude de nager à une telle allure.

« Si je m'arrêtais une minute pour me reposer un peu ? »

Sur le point d'atteindre les rochers, je tournai la tête. Sarah n'avait pas encore fait le détour. Je pouvais donc bien m'accorder quelques secondes de repos. Je posai le pied sur le récif de corail rouge... et je poussai un hurlement !

Mon pied me brûlait. La douleur montait jusqu'à ma cuisse. Je plongeai dans l'eau en brailant.

Quand je refis surface, j'entendis Sarah crier :

- Dr G. ! Reviens ! Vite !

- Qu'est-ce qui se passe encore, Billy ? demanda-t-il après m'avoir rejoint.

- Il a fait quelque chose de complètement idiot, je l'ai vu, rapporta Sarah d'une voix moqueuse.

Si je n'avais pas eu aussi mal au pied, elle aurait reçu un bon coup quelque part !

- Mon pied ! dis-je en gémissant. Je l'ai posé sur le récif et je... et je...

Dr G. prit appui sur la bouée qui m'entourait la taille.

- Ah ! Je comprends ! C'est très douloureux, dit-il en me tapotant l'épaule. Mais ne t'inquiète pas. Les brûlures ne vont pas durer.

Il désigna le récif.

- C'est du corail à feu.

- Quoi ? Du corail à feu ?

- Ben oui ! Tout le monde le sait ! Même moi ! lança Sarah.

- Ce corail est couvert d'une substance légèrement toxique, expliqua mon oncle. Au contact de la peau, ça brûle comme du feu.

Il aurait pu me prévenir plus tôt !

- Tu as de la chance de t'en tirer avec une brûlure, reprit Dr G. Généralement le corail coupe comme un rasoir. Tu aurais pu te blesser, et là, le poison aurait pénétré directement dans ton système sanguin. Autant te dire que tu aurais eu de sérieux problèmes.

- Génial ! Quel genre de problèmes ? demanda Sarah.

L'idée que des choses affreuses auraient pu m'arriver semblait vraiment la ravir.

Dr G. cessa de sourire.

- Le poison aurait pu te paralyser, Billy, dit-il.

- Fantastique ! bougonnai-je.

- Alors, évite le corail rouge à l'avenir, conclut mon oncle. Et ne va pas nager dans le lagon.

Je ne pus m'empêcher de protester :

- Le lagon ? Mais c'est là que vit le monstre marin ! Il faut y retourner. Je veux absolument vous le montrer à tous les deux !

Sarah gigota dans l'eau turquoise en entonnant sa chanson favorite :

- Ça n'existe pas ! Ça n'existe pas ! Ça n'a jamais existé ! Pas vrai, Dr G. ?

- On ne peut être sûr de rien, répondit-il pensivement. Nous ne connaissons pas toutes les créatures

qui peuplent les océans, Sarah. Mieux vaut dire que les scientifiques n'ont encore jamais vu de monstres marins.

- Et toc, Sarah-tête-de-rat !

Sarah s'emplit la bouche d'eau et la recracha dans ma direction. Elle détestait que je l'appelle Sarah-tête-de-rat.

- Écoutez, les enfants. Je vous interdis d'aller dans ce coin-là. C'est un ordre, insista Dr G. Je ne plaisante pas. Il n'y a peut-être pas de monstre marin dans le lagon, mais on risque d'y rencontrer des requins, des poissons venimeux ou des anguilles électriques. Ce ne sont pas les dangers qui manquent. Alors, allez nager ailleurs.

Il s'interrompit et me regarda en fronçant les sourcils, comme pour s'assurer que j'avais bien entendu.

-Toujours aussi mal au pied, Billy ? reprit-il.

- Non, ça va un peu mieux.

- Bon. Assez d'aventures pour la matinée. Rentrons au bateau. C'est presque l'heure du déjeuner.

Nous mîmes tous le cap sur la Cassandra.

Soudain, je sentis quelque chose me chatouiller la jambe.

Encore des algues ? Non.

J'avais l'impression qu'on me frôlait la cuisse comme avec des... doigts.

- Arrête ton petit jeu, Sarah !

J'étais en colère et je me retournai pour l'éclabousser en frappant sur l'eau. Mais Sarah n'était pas là. Elle nageait un peu plus loin, à côté de Dr G. Il lui était

impossible de me chatouiller la jambe. Pourtant, je n'avais pas rêvé. Quelque chose m'avait touché la jambe.

Je regardai sous l'eau, de nouveau terrorisé.

Quelle nouvelle créature venait me chercher des histoires ?

Était-ce le monstre marin qui était de retour ?



Non. Le frôlement n'avait rien à voir avec l'emprise des tentacules.

Alors ?

« Cette fois, il s'agit sûrement d'algues ! » pensai-je pour me rassurer. Néanmoins j'accélérai l'allure jusqu'à ce que j'atteigne la *Cassandra*.

Alexander Dubrow, l'assistant de Dr G., m'aida à monter à bord.

- J'ai entendu des cris, dit-il. Tout va bien ?

- Tout va bien, répondit Dr G., qui nous avait rejoints. Billy a posé le pied sur du corail à feu, mais il souffre déjà moins.

- Pauvre Billy ! s'exclama Alexander. Du corail à feu ! J'en ai touché accidentellement le premier jour, et j'en ai vu de toutes les couleurs ! Je m'en souviens encore ! Tu es sûr que ça va, mon petit vieux ?

Je fis signe que oui.

— Ça va mieux. Mais il m'est arrivé bien pire. Un monstre marin a failli me dévorer !

- Ça n'existe pas ! Ça n'existe pas ! se remit à chanter Sarah.

J'insistai :

- Je l'ai vraiment vu. Ils ne me croient pas. Mais il était bien dans le lagon ! Une chose énorme, verdâtre et...

Alexander sourit en adressant un clin d'oeil à Sarah.

- Si tu le dis, Billy.

J'eus drôlement envie de lui flanquer ma main sur la figure !

Ils croient vraiment tout savoir, ces étudiants en sciences ! Alors qu'en réalité, ils ne connaissent pas grand-chose !

Alexander a juste vingt ans. Mais, contrairement à Dr G., il n'a pas l'air d'un scientifique. Il ressemble plutôt à un joueur de foot. Il est très grand, environ un mètre quatre-vingt-dix, et très musclé. Il a d'épais cheveux blonds et bouclés. Quand il rit, des rides se forment au coin de ses yeux bleus. Ses épaules sont extrêmement larges et ses mains très puissantes. Il passe beaucoup de temps au soleil et il est bronzé comme un pain d'épice.

- J'espère que vous avez faim, déclara-t-il. J'ai préparé des sandwiches au poulet-surprise, pour le déjeuner.

- Formidable ! lança Sarah en roulant des yeux.

Alexander s'occupait de presque tous les repas. Il était persuadé d'être un excellent cuisinier. Mais il se trompait, c'était ça l'ennui.

J'allai dans ma cabine pour ôter mon maillot

mouillé. En réalité, c'était une sorte de minuscule cagibi équipé d'une couchette et d'un placard. La cabine de Sarah était identique. Dr G. et Alexander, eux, occupaient de véritables cabines dans lesquelles ils pouvaient même faire quelques pas.

Nous prenions nos repas dans la «coquerie». C'est ainsi que Dr G. appelait la cuisine du bateau. Elle contenait une table et des chaises fixées au plancher, et un petit espace était prévu pour cuisiner.

Il était midi et j'avais faim. Sarah était déjà installée à table, un gros sandwich posé sur une assiette devant elle. Un autre m'attendait.

Nous n'étions pas tellement pressés de goûter le poulet-surprise d'Alexander. La veille, pour le dîner, il nous avait servi un ragoût d'épinards brûlés. Et ce matin, au petit déjeuner, nous avions eu droit à des crêpes au sarrasin plus lourdes que des briques à la sauce caillou !

Je chuchotai à ma sœur :

- Vas-y, toi. Goûte d'abord.

- Nonnonnon, répliqua-t-elle. À toi l'honneur. T'es l'ainé.

Je poussai un soupir. Je n'avais pas le choix. J'avais trop faim. Je plantai mes dents dans le sandwich et commençai à mastiquer.

Au début, je trouvai ça pas mal. Un peu de poulet, un peu de mayonnaise. On aurait dit un véritable sandwich au poulet. Mais, tout à coup, quelque chose me brûla la langue. La bouche en feu, je poussai un gémissement.

- Du corail à feu ! Tu as mis du corail à feu dans les sandwiches, Alexander !

Il éclata de rire.

- Mais non, c'est juste un peu de piment rouge. Pour donner du goût. Tu aimes ça, Billy ?

Sarah repoussa son assiette.

- Je crois que je vais me préparer des corn-flakes, déclara-t-elle.

Ce fut à ce moment-là que Dr G. entra dans la coquerie.

- Alors, quel est le plat du jour ? demanda-t-il.

- Des sandwiches au poulet-surprise, répondit Alexander. Un peu épicés.

— *Très très épicés*, précisai-je.

Dr G. me regarda. Puis il toussota.

- Ah bon ? Heu... En fait, je n'ai pas très faim. Je vais me contenter d'un bol de corn-flakes, décida-t-il prudemment.

Sarah profita de l'occasion.

- Billy et moi, on pourrait peut-être préparer le dîner aujourd'hui, proposa-t-elle. Ce n'est pas juste qu'Alexander soit toujours de corvée.

- Hmmm, bougonna Dr. G. Il vaudrait sans doute mieux que je m'en occupe moi-même. Du poisson grillé, ça vous dirait ?

Sarah et moi hurlâmes d'une seule voix :

- Formidable !

Après le déjeuner, Dr G. alla dans son bureau pour remettre de l'ordre dans ses notes. Alexander nous proposa de visiter le grand labo.

Il y faisait bien frais. Trois grands caissons-aquariums contenaient des poissons aussi étranges que surprenants.

Dans le plus petit des aquariums évoluaient deux hippocampes d'un jaune vif et un poisson-trompette. C'était un long poisson rouge et blanc en forme de tube, qui nageait toujours la tête en bas. Des masses de minuscules guppies allaient et venaient dans ce bac.

Dans l'aquarium de taille moyenne se trouvaient des poissons-anges d'un rouge orangé flamboyant, et un poisson-papillon au corps rayé de bandes rouges et blanches qui lui servaient de parfait camouflage.

Le plus grand aquarium était réservé à une espèce de long serpent noir et jaune doté de mâchoires redoutables.

Sarah fit la grimace en examinant le poisson.

- Beurk ! Celui-là est vraiment très laid !

- C'est une anguille de mer, expliqua Alexander. Elle mord, mais elle n'est pas venimeuse. Je l'ai baptisée Croquinette.

Je me demandais quel effet ça ferait de se trouver face à elle en pleine mer. Cette anguille avait des mâchoires effrayantes, mais elle était nettement moins grande que le monstre marin. J'avais l'impression que William Graves Junior, le célèbre explorateur sous-marin, saurait bien lui régler son compte. Je m'éloignai un peu des aquariums pour contempler le tableau de commandes, couvert de boutons, de manettes et de cadrans.

-À quoi ça sert ? demandai-je en appuyant sur l'un des boutons.

Un coup de sirène retentit, qui nous fit tous sursauter.

- À actionner la corne, comme tu peux le constater, répondit Alexander en riant.

- Dr G. a ordonné à Billy de ne toucher à rien sans autorisation, lança Sarah. Il le lui a répété cent mille fois. Mais il n'écoute jamais.

- Boucle-la, Sarah-tête-de-rat ! lui dis-je, furieux.

- Boucle-la toi-même !

Alexander leva la main pour nous faire taire.

- Du calme, voyons ! Ce n'est pas grave.

Je me retournai vers le tableau de commandes. Sur la plupart des cadrans, qui étaient allumés, de petits signaux rouges clignotaient sans cesse. J'en remarquai un complètement éteint, dont l'aiguille rouge demeurait immobile.

- Et ça, qu'est-ce que c'est ? On dirait que tu as oublié de l'allumer, Alexander.

- Ça ? C'est le cadran qui contrôle la bouteille de Nansen. Mais il est cassé.

- C'est quoi, une bouteille de Nansen ? demanda Sarah.

- Ça sert à prélever des échantillons d'eau de mer à de très grandes profondeurs, expliqua Alexander.

- Tu ne peux pas le faire réparer ?

— Non, Billy. Nous n'en avons pas les moyens, avoua Alexander.

- Pourquoi ? s'étonna Sarah. L'université vous donne pourtant de l'argent.

Nous savions qu'une université de l'Ohio finançait les recherches de notre oncle.

- Nous avons bien reçu des crédits, dit Alexander, mais ils sont presque épuisés. Et nous ignorons encore si notre contrat sera renouvelé. En attendant, impossible de réparer quoi que ce soit.

- Mais que se passerait-il si la *Cassandra* tombait en panne ?

- Dans ce cas, il nous faudrait la laisser en cale sèche. Ou alors trouver un nouveau moyen de faire entrer de l'argent, me répondit Alexander.

- Quelle horreur ! murmura Sarah. On ne pourrait plus venir passer nos vacances sur le bateau.

L'idée de la *Cassandra* immobilisée à quai m'était insupportable. Mais imaginer Dr G. bloqué à terre, loin de ses chers poissons, c'était encore pire.

Notre oncle est malheureux dès qu'il regagne le plancher des vaches. Il ne se sent bien que sur un bateau. Je le sais, parce qu'une année il est venu passer Noël chez nous.

D'habitude, c'est formidable d'être avec mon oncle. Mais cette fois-là, c'était un vrai cauchemar.

Il passait son temps à déambuler dans la maison. Et il nous donnait des ordres comme un capitaine de navire.

- Billy, tiens-toi droit ! Et toi, Sarah, va lessiver le pont !

Il n'était plus lui-même.

Je ne voudrais pour rien au monde que Dr G. soit obligé de rester à terre.

Un autre cadran, assez bizarre, sous lequel était inscrit « Détection Sonar », attira mon attention.

- Dis, Alexander, tu me montreras comment fonctionne le sonar ?

- Bien sûr. Mais laisse-moi terminer mon travail.

J'allai alors me planter devant un hublot pour contempler la mer.

Il me semblait avoir entendu un bruit de moteur. Pourtant les bateaux étaient plutôt rares dans le secteur. Ilandra n'était pas un endroit très fréquenté !

J'aperçus alors une vedette blanche qui s'était rangée le long de la *Cassandra*. C'était une petite embarcation moderne, très rapide, portant sur sa proue l'inscription: zoo MARIN.

Un homme et une femme se tenaient dessus. Ils étaient tous deux vêtus d'un uniforme kaki impeccable. L'homme avait des cheveux très courts et ceux de la femme étaient relevés en queue de cheval. Elle portait une serviette de cuir noir.

L'homme fit un signe en direction du pont de la *Cassandra*.

Sarah et Alexander m'avaient rejoint et regardaient eux aussi par le hublot.

- Qui c'est, ceux-là ? demanda ma sœur.

Alexander toussota.

- Je ferais mieux d'aller voir ce qui se passe, dit-il en quittant le labo.

Je me tournai vers Sarah :

- C'est rare qu'on ait de la visite ! J'espère qu'il n'y a rien de grave !

- Mais non, Monsieur l'inquiet ! De toute façon, on le saura plus tard. Tu viens sur le pont ? ajouta-t-elle en sortant à son tour.

- Non ! Je préfère bouquiner dans mon lit !

Je me dirigeai vers ma cabine, lorsque, en passant devant le bureau de Dr G., j'entendis des voix. Mon oncle et Alexander discutaient avec les deux personnes du zoo marin.

Je ralentis le pas. Je n'avais pas l'intention d'écouter à la porte, je le jure. Mais l'homme du zoo avait une voix très sonore. Impossible d'y échapper.

Ce qu'il disait ? La chose la plus extravagante, la plus incroyable que j'avais jamais entendue.



Je n'en croyais pas mes oreilles et pourtant j'étais sûr de ne pas me tromper. L'homme avait déclaré :

- Je vous laisse le choix des moyens, docteur Graves. Mais je compte sur vous pour capturer cette sirène ! Une sirène !

Parlait-il sérieusement ?

Demandait-il réellement à mon oncle de capturer une sirène vivante ?

Si Sarah avait été là, elle se serait sûrement mise à chanter : Ça n'existe pas ! Ça n'existe pas !

Mais cet homme, une grande personne, qui travaillait au zoo marin, n'avait pas l'air de plaisanter du tout. Il parlait vraiment d'une sirène !

Mon cœur se mit à battre à toute vitesse. Si ça se trouvait, j'allais faire partie des premiers êtres humains qui verraient une sirène ! Puis me vint une idée encore plus fantastique : et si c'était *moi* qui la ramenais, cette sirène ?

Je deviendrais célèbre ! Je passerais à la télé, on

parlerait de moi dans les journaux ! William Graves Junior, le fameux explorateur sous-marin !

Après ce que j'avais entendu, autant vous dire que je ne songeais plus du tout à m'éloigner. Je voulais connaître la suite. Retenant ma respiration et évitant tout bruit suspect, je collai mon oreille à la porte.

- Je vous en prie, essayez de comprendre, monsieur Walter, et vous aussi, madame Wickman, dit Dr G. Je suis un scientifique, pas un dresseur de cirque. Mon travail est sérieux. Je ne puis perdre mon temps à chasser des créatures de contes de fées qui n'existent pas !

- Mais nous sommes sérieux nous aussi, docteur Graves, répliqua madame Wickman. Une sirène se trouve dans les eaux du voisinage. Et c'est vous qui êtes le mieux placé pour la trouver.

J'entendis Alexander demander :

- Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y a réellement une sirène par ici ?

- Un pêcheur d'une île voisine l'a repérée, répondit l'homme du zoo. Il affirme l'avoir vue d'assez près pour être sûr qu'elle existe réellement. Cela s'est passé autour du récif du Brisant-Rouge, celui-là même qui borde Ilandra.

Le récif ? Mais alors, elle vivait peut-être dans le lagon !

J'appuyai de plus belle mon oreille contre la porte. Je ne voulais pas perdre un seul mot de cette palpitante conversation.

- Vous savez bien que, par ici, les pêcheurs sont très

superstitieux, objecta mon oncle. Ils colportent des histoires de ce genre depuis des années... mais rien ne permet de les croire.

- Nous aussi, nous avons commencé par douter, admit madame Wickman. Mais nous avons interrogé d'autres pêcheurs, et ils nous ont appris qu'ils avaient également aperçu la sirène. Leur description de la créature correspond dans ses moindres détails à celle faite par le premier pêcheur. Je ne vois aucune raison de mettre leur parole en doute.

- Vraiment ? demanda mon oncle d'un ton ironique. Et quelle est donc cette description ?

- Tous les pêcheurs ont dit qu'elle ressemblait à une fillette, précisa monsieur Walter. À l'exception de sa queue de poisson, évidemment. Elle est petite, menue, et a une longue chevelure blonde.

- Ils ont tous affirmé que sa queue était verte et brillante, compléta madame Wickman. Je sais que cela paraît incroyable, mais les témoignages des pêcheurs sont si précis qu'ils nous ont convaincus.

Tout à coup, je n'entendis plus rien.

Parlaient-ils à voix basse ? Soupçonnaient-ils ma présence ? Mais non ! Mon oncle reprit la parole.

- Et pour quelle raison au juste voulez-vous capturer cette sirène ?

- Il est évident qu'une véritable sirène constituerait une attraction exceptionnelle pour un zoo tel que le nôtre, dit madame Wickman. On viendrait la voir du monde entier. Le zoo marin gagnerait des millions et des millions de dollars.

- Et nous sommes décidés à vous payer très cher, docteur Graves, ajouta monsieur Walter d'un ton mielleux. J'ai entendu dire que vous aviez besoin d'argent. Que se passerait-il si l'université ne renouvelait pas votre contrat ? Abandonner vos précieuses recherches pour une simple question pécuniaire serait affreusement regrettable, ne trouvez-vous pas ?

- Le zoo marin vous propose un million de dollars, conclut madame Wickman. Au cas où vous trouveriez la sirène, bien évidemment ! Je suis certaine qu'avec une telle somme vous pourriez travailler de longues années à l'abri de tout souci !

Un million de dollars ! Je n'en revenais pas. Comment Dr G. pourrait-il refuser une somme pareille ? Crispé derrière la porte, j'attendais la réponse de mon oncle.

Qu'allait-il décider ?



Qu'attendait-il donc pour répondre ?

Au bout d'un long silence, je l'entendis murmurer :

- Cela représente beaucoup d'argent.

Puis il reprit en se raclant la gorge :

- Mais, voyez-vous, Madame Wickman, même si les sirènes existaient, je ne me sentirais pas le droit d'en capturer une pour l'exposer dans un zoo !

- Pourtant je vous garantis que nous en prendrions grand soin, assura monsieur Walter. Nos dauphins et nos baleines sont parfaitement heureux. Et, bien entendu, la sirène aurait droit à un traitement particulier.

- Et puis n'oubliez pas, docteur Graves, que si vous ne l'attrapez pas, quelqu'un d'autre s'en chargera, souligna madame Wickman. Dans ce cas, rien ne garantit qu'elle serait aussi bien traitée que dans notre zoo marin.

- Vous avez probablement raison. D'ailleurs, si je la capturais, ma carrière de scientifique ne s'en porte-

rait que mieux, déclara mon oncle en soupirant.
- Vous acceptez ? demanda monsieur Walter, plein d'espoir.

« Dis oui, Dr G. ! Dis oui ! » pensai-je, au comble de l'excitation.

J'appuyai mon oreille contre la porte, de toutes mes forces.

- Oui, répondit enfin mon oncle d'une voix déterminée. Si cette sirène existe, je la trouverai.

Super ! Génial ! Je poussai un « ouf » de soulagement.

- Voilà qui est parfait, approuva madame Wickman.

- Une excellente décision, confirma monsieur Walter avec enthousiasme. Je savais bien que nous avions raison de faire appel à vous.

- Nous reviendrons dans deux jours pour voir où vous en êtes. J'espère que vous serez en mesure de nous donner des nouvelles encourageantes, dit madame Wickman.

- Ça ne laisse guère de temps, souligna Alexander, qui ne s'était pas beaucoup manifesté jusqu'à présent.

- Nous en sommes conscients, admit madame Wickman. Mais nous n'avons pas le choix ! Si nous ne l'attrapons pas rapidement, quelqu'un d'autre s'en chargera.

- Et surtout, ajouta monsieur Walter, surtout que tout ceci reste confidentiel. Nul ne doit entendre parler de cette sirène. Vous imaginez ce qui se passerait si...
CRAAAAC !

J'avais brusquement perdu l'équilibre et, pour me rattraper, j'avais appuyé machinalement sur la poignée de la porte.

À ma grande consternation, celle-ci s'ouvrit, et je titubai dans la cabine.



Je m'immobilisai enfin au milieu du bureau de mon oncle.

Dr G., monsieur Walter, madame Wickman et Alexander me regardaient, bouche bée. Ils ne s'attendaient certainement pas à me voir débouler ainsi. Je sentis mes joues s'enflammer. Je devais être rouge comme une tomate. Tentant de prendre un air dégagé, je bredouillai :

- Heu... Bonjour tout le monde. Belle journée pour la pêche à la sirène, non ?

Monsieur Walter se leva d'un bond, l'air furieux, et foudroya mon oncle du regard.

- Bravo, docteur Graves ! Pour un secret, c'est réussi !

Alexander vint se placer à côté de moi. D'un geste protecteur, il posa une main sur mon épaule.

- Vous n'avez rien à craindre de Billy, affirma-t-il. On peut lui faire confiance.

Dr G. toussota, très gêné, et s'adressa à ses visiteurs :

- Je vous présente mon neveu Billy. Sa sœur et lui passent leurs vacances avec moi.

-Sauront-ils garder le secret ? s'inquiéta madame Wickman.

Dr G. consulta Alexander, qui hocha affirmativement la tête.

- Oui, ils se tairont, déclara Dr G. Billy ne dira rien à personne. N'est-ce pas, Billy ?

Il me regarda en plissant les yeux. Je déteste quand il fait ça. Mais cette fois, j'étais bien obligé d'admettre qu'il n'avait pas tort.

Je secouai la tête à mon tour.

- Motus et bouche cousue, dis-je. C'est juré.

- Par mesure de sécurité, Billy ajouta mon oncle, pas un mot à Sarah. Elle est encore trop petite pour garder un secret de cette importance.

C'était vraiment génial !

J'étais au courant du secret le plus important du monde, et ma sœur n'en saurait rien !

Je levai la main droite, comme pour prêter serment.

- Je le promets, dis-je d'un ton solennel. Je ne lui en parlerai pas.

Les deux employés du zoo échangèrent un regard. Ils n'avaient pas l'air totalement convaincus. Alexander intervint à nouveau.

-Vous pouvez faire confiance à Billy, assura-t-il. C'est un garçon très sérieux pour son âge.

« Ça, tu peux le dire ! » pensai-je.

J'étais William Graves Junior, le pêcheur de sirènes mondialement connu.

Monsieur Walter et madame Wickman semblaient se détendre un peu.

- Très bien, conclut madame Wickman qui, rassurée, échangea une poignée de main avec Dr G., Alexander et moi.

Elle ramassa quelques documents étalés sur le bureau de mon oncle et les glissa dans la serviette en cuir noir.

- Nous repasserons comme convenu dans un jour ou deux. Bonne chance !

« Pas besoin de chance », me dis-je quelques instants plus tard en regardant leur bateau s'éloigner. Pas besoin de chance, parce que je savais comment faire. J'étais audacieux, moi ! J'étais tellement excité que j'en avais presque le vertige.

Je me demandai si j'accepterais de paraître avec Sarah à la télévision, quand j'aurais réussi à capturer la sirène tout seul. Probablement pas.

Plus tard dans la nuit, je mis mon plan à exécution. Je me faufilai hors du bateau et je m'enfonçai dans l'eau sombre. Je nageai sans bruit jusqu'au lagon. Je me retournai pour regarder la *Cassandra* et m'assurer que personne n'avait rien remarqué. Elle était bien immobile. Aucune lumière ne s'était allumée.

« C'est parfait, me dis-je. Ils sont tous endormis. Personne ne se doute que je suis parti, en pleine nuit, dans l'océan. Seul. Complètement seul. »

Avançant avec l'aisance d'un grand champion, d'une brasse souple, sous la lumière argentée de la lune, je

m'approchai du récif. Je ne ralentis qu'après avoir franchi la barrière de corail.

Une fois dans le lagon, je regardai attentivement autour de moi. De menues vagues se formaient dans mon sillage. L'eau étincelait comme si de minuscules diamants flottaient à sa surface.

Où était la fameuse sirène ? Existait-elle vraiment ? Oui, j'en étais sûr. J'étais sûr qu'elle était là et j'étais sûr de la trouver.

Un instant je repensai au monstre qui rôdait sans doute dans les parages. Mais je me rassurai en espérant qu'il dormait la nuit.

Soudain, j'entendis un bruit sourd venant des profondeurs. Je tendis l'oreille. D'abord étouffé, le bruit s'intensifia.

Des vagues se formaient tandis que le bruit se transformait en un grondement continu. On aurait dit un tremblement de terre. Une irruption volcanique au fond de l'océan.

Que se passait-il ?

Brusquement, au milieu du lagon, une vague plus haute que les autres se forma. Puis elle retomba, les flots s'entrouvrirent et une créature noire jaillit de l'écume.

Le monstre ! ! !

L'eau ruisselait le long de son corps grotesque. Le regard sombre de son œil unique me transperça. Ses tentacules se tordaient et s'agitaient dans tous les sens.

Je hurlai.

Le monstre me regarda féroce­ment, puis referma la paupière sur son œil glauque.

Je tentai de faire demi-tour pour m'enfuir à la nage. Mais il fut plus rapide. Il lança dans ma direction ses tentacules souples comme des fouets. Ils s'enroulèrent autour de moi et m'enserrèrent la taille.

Puis l'un d'entre eux, gluant et froid comme la mort, se noua autour de mon cou et commença à m'étrangler.



- Je ne... Je ne peux plus respirer !

J'essayai de me libérer du bras visqueux qui me serrait la gorge.

- Au secours ! À l'aide !

J'ouvris les yeux... et je vis le plafond. J'étais dans mon lit. Dans ma propre cabine.

Le drap, entortillé autour de moi, m'étouffait presque. J'inspirai profondément en attendant que les battements de mon cœur s'apaisent.

Un rêve. J'avais tout simplement rêvé.

Je me redressai et jetai un coup d'œil par le hublot. Le soleil se levait tout juste. Le ciel gardait encore les lueurs rouges de l'aube.

Là-bas, derrière le récif, j'aperçus le lagon.

Calme.

Parfaitement calme. Pas l'ombre d'un monstre marin en vue.

Toujours choqué par mon cauchemar, j'essuyai mon front trempé de sueur.

« Aucune raison d'avoir peur, me dis-je. Ce n'était qu'un mauvais rêve. »

Je secouai la tête, dans l'espoir d'oublier ce maudit monstre. Pas question de laisser cette sale bête me terroriser. Ni m'empêcher de chercher la sirène.

Est-ce que quelqu'un était déjà levé ? Avais-je crié dans mon sommeil ?

J'écoutai attentivement. Je n'entendais que les craquements du bateau et le clapotis des vagues contre la coque.

La beauté du soleil levant me rendit ma bonne humeur. La mer encore sombre semblait m'inviter à plonger.

J'enfilai mon maillot et sortis de la cabine en faisant le moins de bruit possible. Je ne voulais pas qu'on m'entende.

La coquerie était déserte mais il restait du café chaud dans la cafetière électrique. Dr G. était déjà debout. D'ailleurs, je l'entendais aller et venir dans le grand labo.

Je filai dans la coursive sur la pointe des pieds, l'oreille aux aguets. Je pris mon tuba, mes palmes et mon masque, puis je montai sur le pont. Personne. La voie était libre.

Sans un bruit, je descendis l'échelle, je me laissai glisser dans l'eau et, mon tuba bien enfoncé dans la bouche, je nageai en direction du lagon.

Je savais que c'était fou de s'esquiver de cette façon, mais j'en avais tellement envie ! C'était si excitant ! Même dans mes rêves les plus extravagants, ceux qui

ont pour héros William Graves Junior, le célèbre explorateur sous-marin, je n'avais jamais osé imaginer que je verrais un jour une véritable sirène !

Pendant que je nageais vers le lagon, j'essayais de me figurer à quoi elle pouvait ressembler.

Selon monsieur Walter, elle avait l'aspect d'une fillette aux longs cheveux blonds - avec une queue de poisson verte.

Mi-humaine, mi-poisson.

Je tentai de me représenter mes propres jambes remplacées par une queue de poisson. Je serais le nageur le plus rapide de tous les temps avec cette nageoire caudale ! Pas besoin de m'entraîner pour gagner les jeux Olympiques !

Était-elle jolie, cette sirène ? Quelle langue parlait-elle ? Pourrait-elle me révéler tous les secrets des fonds marins ? Comment faisait-elle pour respirer sous l'eau ?

Et comment pensait-elle ? À la façon d'un humain, ou d'un poisson ?

Des milliers de questions tourbillonnaient dans ma tête ! Et je me disais que j'allais vivre la plus grande aventure de ma vie. Une fois célèbre, j'écrirais un livre pour raconter mes expéditions sous-marines. Je l'appellerais *Graves le Brave*, par William Graves Junior.

Je sortis la tête de l'eau et constatai que j'approchais du récif. Attention de ne pas le toucher ! Pas question de renouveler l'expérience du corail à feu ! Je battais des pieds avec prudence.

La barre des récifs était presque dépassée, quand soudain, je sentis un frôlement sur ma jambe.

Je poussai un cri et... je bus la tasse. Une grande rasade d'eau salée !

Pendant que je crachais et toussais tant et plus, quelque chose s'enroula autour de ma cheville et me griffa.

Cette fois, j'en étais sûr : il ne s'agissait pas d'algues.

Parce que les algues, elles, n'ont pas de griffes !



M'efforçant de vaincre la panique qui m'envahissait, je me mis à gigoter dans tous les sens. Je balançai des coups de pieds à droite et à gauche aussi énergiques que possible.

- Arrête ! Arrête de me frapper ! hurla une voix.
La sirène ?

Mais non ! C'était Sarah ! Je la vis apparaître à la surface. Elle ôta son masque et son tuba.

- Dis donc ! Quelle mauviète ! lança-t-elle. Inutile de piquer ta crise !

- Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ?

- Et toi ? répondit-elle aussi sec. Tu sais bien que Dr G. nous interdit de venir là.

- Dans ce cas, tu ne devrais pas y être non plus !

- J'ai senti que tu mijotais quelque chose, alors je t'ai suivi, expliqua Sarah en remettant son masque.

- Je ne mijote rien du tout, dis-je le plus innocemment possible. Je fais simplement de la plongée.

- Mais oui, c'est ça ! Tu fais de la plongée à six

heures du matin, dans un endroit qui nous est interdit - et où, entre parenthèses, tu t'es brûlé le pied hier matin ! Alors, soit tu mijotes quelque chose, soit tu es complètement cinglé ! dit-elle en ricanant.

Sarah me regarda du coin de l'œil, attendant ma réponse.

Quel dilemme ! Soit je mijotais quelque chose, soit j'étais complètement cinglé !

Qu'est-ce qui était préférable ?

Si j'optais pour la première solution, il me faudrait lui parler de la sirène.

Or, c'était impossible.

- D'accord, dis-je en haussant les épaules. Admettons que je sois cinglé.

- Grande nouvelle ! ironisa-t-elle. Allez viens ! Retournons au bateau. Dr G. va s'inquiéter.

- Pars devant. Je te rejoins dans cinq minutes.

- Écoute, Billy. Dr G. risque d'être vraiment furieux. Il est sans doute déjà en train de mettre le canot à la mer pour nous rechercher.

J'étais sur le point de céder et de rentrer avec elle. Mais j'aperçus à ce moment-là, de l'autre côté du récif, une gerbe d'eau.

La sirène !

« C'est forcément elle, me dis-je. Si je n'y vais pas maintenant, je ne la retrouverai peut-être plus ! »

Je tournai le dos à Sarah et, nageant à toute vitesse, je fonçai droit sur le récif.

J'entendis ma sœur brailler :

- Billy ! Reviens ! Billy !

J'eus l'impression qu'il y avait de la panique dans sa voix, mais je n'en tins pas compte.

- Billy ! brailla-t-elle de plus belle. Billy !

Je continuai à nager. Rien ne pouvait m'arrêter.

Pourtant, étant donné ce qui m'attendait, j'aurais vraiment mieux fait de l'écouter.



Nageant à toute allure, je relevai la tête afin de choisir le meilleur endroit pour traverser la barre des récifs.

J'aperçus une nouvelle gerbe d'eau. À l'autre bout du lagon. Près de la rive.

« C'est forcément la sirène ! » me dis-je, tout excité. Je scrutai la surface de la mer à sa recherche. Je crus voir quelque chose qui ressemblait à un aileron.

Je franchis la barrière de corail et pénétrai dans les flots calmes et profonds du lagon. Je regardai attentivement sous l'eau, cherchant désespérément la sirène.

Mon masque devenait de plus en plus embué.

Saleté de masque ! Il choisissait bien son moment pour me lâcher !

Je refis surface pour l'ôter. J'espérais bien que cet incident technique ne me ferait pas perdre la trace de ma découverte.

Je m'essuyai les yeux et, attachant la courroie du

masque autour de mon poignet, j'examinai de nouveau le lagon.

C'est alors que je l'aperçus. A quelques centaines de mètres.

Ce n'était pas la queue verte d'une sirène. L'aileron que j'avais vu était un triangle dressé, bien droit, qui fendait les eaux.

C'était l'aileron gris-blanc d'un requin-marteau !

Pétrifié d'horreur, je vis l'aileron virer de bord et se diriger vers moi, avançant aussi sûrement et aussi rapidement qu'une torpille.

Où était donc passée Sarah ? Se trouvait-elle encore derrière moi ?

Je jetai un coup d'oeil par-dessus mon épaule. Je la vis crawler en direction du bateau, loin déjà.

Mes pensées furent à nouveau interrompues par l'aileron gris qui se rapprochait dangereusement. Je me mis à crawler moi aussi, espérant échapper au requin.

Lorsqu'il passa devant moi, je cessai tout mouvement.

Allait-il s'en aller ? Me laisserait-il en paix ? Oui ! On aurait dit qu'il s'éloignait.

Mon coeur battait la chamade. Je décidai de nager vers le récif.

Un coup d'oeil furtif en arrière me permit de voir que le requin se dirigeait de nouveau vers moi. Un cri de terreur m'échappa lorsque je compris qu'il allait me piéger.

« Jamais je n'aurai le temps de prendre le raccourci !

Il ne me reste plus qu'une solution : grimper sur le récif. Là, je serai peut-être à l'abri», me dis-je. L'énorme aileron gris se rapprochait et devenait de plus en plus menaçant.

Je poursuivis ma course en direction du récif. Il fallait coûte que coûte maintenir une distance entre le requin et moi.

L'écart qui nous séparait se réduisait inexorablement. J'étais fait comme un rat. Mais je n'avais pas l'intention d'abandonner la partie. Faire la planche en attendant de servir de petit déjeuner au squal ? Jamais !

Je devais continuer. Je n'étais plus très loin du récif, même si le requin s'en rapprochait, lui aussi.

J'avais le souffle de plus en plus court et n'arrivais pas à garder les idées claires. J'avais peur. Deux mots résonnaient dans ma tête : LE REQUIN ! LE REQUIN !

Impossible de penser à autre chose, LE REQUIN ! LE REQUIN !

Les yeux agrandis d'horreur, je regardais le monstrueux animal. Il était si proche maintenant que je pouvais le voir très nettement. Il était immense. Au moins trois mètres de long. Avec une énorme tête hideuse qui se terminait en forme de marteau, pourvue d'un œil de chaque côté.

J'entendis résonner ma propre voix :

- Non !... Non ! ...

Quelque chose de froid frôla ma jambe.

LE REQUIN ! LE REQUIN !

J'avais la nausée. Je rejetai la tête en arrière et poussai un hurlement de terreur.

- AAAAAAAHHHH !

Une douleur intense me parcourut le dos.

Le requin venait de me donner un coup de museau-marteau. Un coup si violent que j'avais été projeté hors de l'eau avant de retomber brutalement, avec un grand *splash* !

J'étais mort... de peur.

Le requin avait faim.

Il en voulait à ma peau.

Il se mit à tournoyer autour de moi, puis me fonça dessus.

Il avait la gueule grande ouverte. Je pouvais distinguer des rangées et des rangées de dents acérées comme des poignards.

- NON ! hurlai-je, fou de panique.

Ses dents se refermèrent sur le vide, manquant ma jambe de quelques centimètres seulement.

Le récif ! Il fallait gagner le récif. C'était ma dernière chance.

Tenace, le requin piqua à nouveau, droit sur moi. Je réussis à l'éviter une fois de plus. Enfin, j'y étais ! Je m'agrippai au corail rouge. Le corail à feu ! Ma main me brûlait. Mais ça m'était bien égal.

La surface du récif pointait hors de l'eau. J'essayai de monter dessus. En vain. Tout mon corps était en feu. Au prix d'un dernier effort, je réussis à me hisser sur le rocher - mais la douleur fut trop violente, je retombai immédiatement dans l'eau !

Soudain, je sentis un choc violent contre une de mes palmes.

Je voulus la dégager. Impossible. Les mâchoires du requin s'étaient refermées sur elle.

Des hurlements de terreur résonnèrent dans ma tête.

LE REQUIN ! LE REQUIN ! Il m'avait eu !

Le requin avait gagné. Je n'avais plus la force de me battre.

C'est à ce moment précis qu'une gerbe d'eau s'éleva à quelques mètres de là.

Surpris, il lâcha ma palme et piqua droit sur la gerbe. Mais avant que j'aie le temps de reprendre mon souffle, je le vis revenir à la charge. Les mâchoires du squalé étaient prêtes pour la mise à mort.

Je fermai les yeux et hurlai.

Une seconde s'écoula. Puis une autre. Il ne se passa rien.

J'ouvris enfin les yeux.

Quelque chose s'était interposé entre le requin et moi, à quelques mètres de là.

J'écarquillai les yeux. De l'écume flottait sur les eaux tourbillonnantes. Une longue queue de poisson verte et brillante surgit brusquement et frappa l'eau en retombant.

Le requin s'écarta, puis attaqua de nouveau. La

queue verte lui flanqua un énorme coup sur la tête. Impossible ensuite de distinguer ce qui se passait. Des vagues se formaient, couvertes de crêtes blanches.

On aurait dit qu'une tempête faisait rage. Malgré le bruit des vagues provoquées par le combat, j'entendis une série de petits cris suraigus.

Le requin refit surface. Ses mâchoires ouvertes se refermèrent brutalement, deux ou trois fois... toujours sur du vide.

La longue queue verte émergea de nouveau et le frappa, en plein sur le marteau qui lui servait de museau. Le squalo s'enfonça dans l'eau. Puis les remous cessèrent d'agiter les flots.

Quelques secondes plus tard, le grand aileron gris réapparut à plusieurs mètres de moi et s'éloigna à toute allure.

Le requin battait en retraite !

Je contemplais la queue du poisson inconnu qui se cambrait au-dessus de l'eau sombre.

Tandis que la mer redevenait calme, j'entendis une étrange mélodie. C'était splendide mais un peu triste. On aurait dit un chant de baleine. Mais ce poisson était infiniment plus petit qu'une baleine. C'est alors que mon mystérieux sauveteur sortit la tête de l'eau.

La sirène !

Tout en gigotant dans l'eau pour me maintenir à la surface, je l'examinai, oubliant les brûlures des coraux. C'était bien elle !

À ma grande surprise, elle correspondait exactement au portrait qu'en avaient fait les employés du zoo. Elle était blonde, sa tête et ses épaules étaient plus menues que les miennes. Sa queue était étincelante, verte, longue et puissante. Ses grands yeux verts pétillaient de malice. Elle avait une peau rose pâle. Très pâle.

Je la regardai fixement, incapable de prononcer un seul mot.

Elle existait vraiment ! Et elle était si belle !

Je finis par retrouver l'usage de la parole.

- Tu... tu m'as sauvé la vie.

Timidement, elle baissa les yeux et ses lèvres couleur de coquillage nacré émirent une sorte de roucoulement. Essayait-elle de me dire quelque chose ?

- Que puis-je faire pour toi en échange ? Comment te remercier ?

Elle sourit et de nouveau j'entendis ce son étrange, mélancolique. Elle s'efforçait de communiquer avec moi. Si seulement je pouvais la comprendre !

Elle saisit ma main pour l'examiner, fronçant les sourcils devant les marques rouges laissées par le corail à feu. Sa main était fraîche. Elle la passa sur ma paume blessée, et la douleur s'apaisa immédiatement.

- Ça alors ! m'exclamai-je.

J'avais sans doute l'air idiot, mais je ne voyais pas ce que je pouvais dire d'autre. Elle possédait des pouvoirs magiques. Pendant qu'elle me tenait la main, je flottais dans l'eau sans avoir à remuer. Exactement comme elle.

Est-ce que c'était encore un rêve ?

Je fermai les yeux, puis les ouvris à nouveau. J'étais bien dans l'eau, en train de contempler une sirène aux cheveux blonds.

Non. Ce n'était pas un rêve.

Elle sourit en hochant la tête, et la petite mélodie assourdie retentit une nouvelle fois. J'avais du mal à croire qu'à peine quelques minutes plus tôt je menais un combat désespéré contre un requin affamé !

Je levai les yeux pour regarder autour de nous. Le requin avait disparu. La mer s'était calmée et brillait maintenant comme un lac d'or sous le soleil matinal. Et moi, je nageais avec une vraie sirène.

Je me disais que Sarah refuserait de me croire, même si je passais mille ans à le lui raconter !

Brusquement, la sirène agita sa queue et disparut sous l'eau. Elle n'avait pas laissé la moindre trace, pas une ride à la surface, pas le plus petit tourbillon. Où était-elle passée ? Pourquoi disparaître ainsi ? Est-ce que je la reverrais ?

J'essayai de la chercher. Mais rien à faire. Aucune piste. Quelques poissons passèrent devant moi. Elle avait disparu d'une façon tellement inattendue que je commençais à me demander si je n'avais pas rêvé cette rencontre.

Soudain, quelque chose me pinça le pied. Je reculai en criant, craignant le retour du requin. La panique me reprit. J'entendis alors un battement sur l'eau, suivi d'un sifflement qui ressemblait à un fou rire. Je me retournai.

La sirène me souriait d'un air espiègle. Elle ferma les doigts comme pour pincer.

- C'était toi ! Tu es pire que ma petite sœur ! m'exclamai-je soulagé.

Elle siffla plus fort et battit l'eau avec sa queue.

Tout à coup, une ombre assombrit son visage. Je levai la tête pour voir ce qui se passait. Trop tard. Un lourd filet de pêche nous emprisonna. J'essayai de gigoter pour nous libérer. Mais cela ne servit qu'à nous immobiliser davantage.

Le filet se resserra. Il s'élevait à présent, hors de l'eau.

La sirène avait les yeux agrandis d'effroi. Elle poussait de petits cris de terreur.

- Hiiii ! Hiiii !

Le filet montait de plus en plus, nous plaquant l'un contre l'autre.

-Hiiii! Hiiii!

Les lamentations de la sirène effrayée retentirent comme un cri d'alarme, couvrant mes propres appels au secours.

- Billy ! C'est incroyable !

À travers les mailles du filet, je reconnus Dr G. et Sarah. Ils s'efforçaient de nous hisser à bord du canot, avec lequel ils nous avaient retrouvés.

Sarah nous regarda, la sirène et moi, muette d'étonnement. Dr. G, bouche bée, n'en revenait pas non plus.

- Tu l'as trouvée, Billy ! s'écria-t-il. Tu as trouvé la sirène tout seul !

- Sors-moi de ce filet, Dr G. !

Tout d'un coup, bizarrement, je n'étais plus aussi fier d'avoir aidé à la capturer.

- Les gens du zoo avaient raison, reconnu mon oncle en souriant. C'est incroyable. Absolument incroyable. Un moment historique !

Avec un bruit sourd, nous tombâmes au fond du canot. La sirène continuait à se tortiller dans le filet, en émettant de petits cris aigus remplis de colère.

Dr G. l'observait sans mot dire. Il posa sa main sur

les écailles vertes de la queue qui s'agitait dans tous les sens.

- Je n'arrive pas à y croire ! murmura-t-il.

- Allez-vous me sortir de ce filet, oui ou non ?

La corde me blessait la peau. Ils ne s'occupèrent pas de moi.

Sarah tendit la main et caressa timidement les écailles vertes de la sirène, à travers les mailles du filet.

- Ça alors ! s'écria-t-elle. Ça existe vraiment !

- Bien sûr qu'elle existe, andouille ! Et maintenant, relâchez-nous ! Tout de suite !

Je criai si fort que Dr G. intervint :

- Du calme, les enfants. On va plutôt retourner au bateau installer notre précieuse découverte.

Il mit le moteur en marche et le canot se dirigea vers la *Cassandra*.

Alexander nous attendait sur le pont.

- C'est une vraie ? s'exclama-t-il, ébahi. Une véritable sirène ?

Sarah attachait le canot le long du bateau pendant que Dr G. et Alexander hissaient le filet à bord.

Dr G. m'aida à sortir de cette prison de corde. La sirène, qui donnait de furieux coups de queue, ne réussit qu'à s'entortiller davantage.

Alexander me serra cérémonieusement la main.

- Je suis fier de toi, Billy, dit-il. Comment as-tu fait ? C'est stupéfiant. Te rends-tu compte que c'est la découverte du siècle ? Et peut-être même de tous les temps ?

Là-dessus, il me lança une vigoureuse tape dans le dos.

Alors je rectifiai :

- Merci. Mais je n'ai rien fait. C'est elle qui m'a trouvé, et non l'inverse.

La sirène se débattait de toutes ses forces sur le pont. Ses cris devenaient plus aigus, elle semblait paniquée.

Alexander parut, tout à coup, moins gai.

- Il faut faire quelque chose pour elle, déclara-t-il.

- Laisse-la partir, Dr. G. Elle a besoin de retourner dans l'eau, le suppliai-je.

- Je vais remplir le grand caisson d'eau de mer, décida Alexander en s'éloignant rapidement.

- Nous ne pouvons pas la laisser partir, Billy, me dit Dr G. Nous devons d'abord l'étudier.

Les yeux de mon oncle brillaient d'excitation. Mais il se rendait bien compte de mon inquiétude.

- N'aie crainte ! Nous ne lui ferons aucun mal. Elle sera très bien traitée.

Il regarda soudain mes brûlures et, fronçant les sourcils, s'agenouilla pour les examiner.

- Tu es tout rouge, Billy. Tu as mal ? demanda-t-il.

- Non ! Moi, je vais très bien. On ne peut pas en dire autant de la sirène.

Il ignore ma remarque.

- Comment est-ce arrivé ? reprit-il.

- Un requin m'a attaqué. Juste au moment où il allait me dévorer, la sirène est intervenue. Elle m'a sauvé. Tu aurais dû la voir se battre avec cette sale bête !

Dr G. regarda la sirène comme s'il la voyait pour la première fois.

- Ben dis donc ! s'écria Sarah. Elle s'est battue avec un requin ? Et elle l'a chassé toute seule ?

La longue queue verte de la sirène frappa rageusement le pont de la *Cassandra*.

- Hiiii ! Hiiii !

Le cri était de plus en plus perçant.

- Ne t'occupe pas de moi, Dr G. ! Libère-la plutôt !
Dr G. se remit debout en hochant la tête.

- Billy, dit-il, je suis un scientifique. Cette sirène représente une découverte d'une importance exceptionnelle. Si je la laissais partir, c'est toute la communauté scientifique que je trahirais. Le monde entier me le reprocherait.

- Dis plutôt que tu veux encaisser le million de dollars !

Je savais que c'était cruel, mais je ne pouvais pas me taire. Je ne supportais pas de voir la sirène aussi malheureuse.

Dr G. semblait blessé.

- Tu es injuste, Billy, murmura-t-il. Je croyais que tu me connaissais mieux que ça.

J'évitai son regard. Baissant la tête, je fis semblant d'examiner mes brûlures. Elles commençaient à disparaître.

- Je ne veux que l'argent nécessaire à la poursuite de mes travaux, reprit Dr G. Jamais je n'utiliserais cette découverte pour m'enrichir personnellement.

Je le crus sur parole. Je savais bien que mon oncle se

moquait de l'argent. Son seul désir, c'était d'en avoir suffisamment pour continuer à étudier ses chers poissons.

- Billy, essaie de comprendre ! Tu as trouvé une sirène. Une créature qui n'existait jusqu'à présent que dans les légendes. Il est inconcevable de la laisser partir. Il faut que nous puissions l'étudier d'abord, dit-il, vibrant d'enthousiasme.

Je ne répondis pas.

- Elle ne souffrira pas, Billy. Je te le jure.

À ce moment, Alexander nous rejoignit.

- L'aquarium du pont est prêt, annonça-t-il.

Dr G. se dirigea avec lui vers le caisson, à l'autre bout du bateau.

Je regardai Sarah du coin de l'œil. J'avais envie de savoir dans quel camp elle se rangeait. Préférait-elle qu'on garde la sirène, ou qu'on lui rende sa liberté ? Ma sœur ne disait rien. Elle semblait tendue. J'avais l'impression qu'elle était partagée. Pourtant, j'avais la certitude que c'était moi qui avais raison.

La sirène avait cessé de se débattre et de donner des coups de queue. Elle gisait sur le pont, immobile, entortillée dans le filet. Elle respirait fort et contemplait la mer avec une immense tristesse.

Pourquoi avais-je eu l'idée de la capturer ? La seule chose qui m'importait désormais, c'était de l'aider à s'échapper.

Dr G. et Alexander revinrent. Ils soulevèrent la sirène dans son filet. L'un la prit par la queue, et l'autre par les épaules.

- N'aie pas peur, petite sirène, murmura Dr G. d'un ton apaisant. Ne bouge pas.

La sirène eut l'air de comprendre. Elle se laissa faire, mais elle lançait des regards effrayés et gémissait sourdement.

Dr G. et Alexander la transportèrent jusqu'au grand caisson-aquarium. Ils firent doucement glisser la sirène dans la cage de verre, retirant le filet tandis qu'elle s'enfonçait dans l'eau. Ensuite, ils posèrent un couvercle grillagé sur l'aquarium, dont ils poussèrent soigneusement les targettes.

La sirène battit l'eau de sa queue. Soudain, elle cessa de s'agiter. Elle resta quelques instants immobile, puis son corps tomba lourdement au fond du caisson. Elle ne remuait plus, ne respirait plus.

Un hurlement de désespoir m'échappa :

- NON ! Elle est morte ! Elle est morte ! Nous l'avons tuée !



Sarah s'était plantée de l'autre côté du réservoir de verre. Soudain, elle m'appela :

- Billy !... Viens voir !

Je la rejoignis en quatrième vitesse.

- La sirène n'est pas morte, Billy ! Regarde, on dirait qu'elle pleure.

Ma sœur avait raison. La sirène s'était laissée glisser au fond du caisson et cachait son visage derrière ses mains.

- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Personne ne répondit.

- Il faut trouver un moyen de la nourrir, déclara mon oncle en se frottant pensivement le menton.

- Elle mange comme nous, ou comme un poisson ?

- Si seulement elle pouvait nous le dire, lança Alexander. Mais elle ne parle pas, n'est-ce pas, Billy ?

- Il me semble. Elle émet des sons, c'est tout. Des

sifflements, des claquements de langue, et elle chante une sorte de mélodie.

- Je descends au labo préparer le matériel, annonça Alexander. On pourra peut-être découvrir quelque chose sur elle grâce au sonar et à l'écran de contrôle.

- Bonne idée, admit Dr G.

Alexander s'éloigna en toute hâte.

- Je vais faire des courses à Santa Anita. C'est la plus proche des îles habitées, déclara Dr G. J'achèterai plusieurs sortes d'aliments. Nous verrons bien si quelque chose lui convient. Vous avez une commande particulière à passer, les enfants ?

- Prends du beurre de cacahuètes, chuchota rapidement Sarah. C'est la seule façon d'échapper aux sandwiches ratés d'Alexander...

Dr G. acquiesça tout en s'installant dans le canot.

- V a pour le beurre de cacahuètes. Rien d'autre ? Billy ?

Je fis « non » de la tête.

- Bon... Je serai de retour dans une heure ou deux, conclut mon oncle.

Il mit le moteur en marche et le canot s'éloigna en direction de Santa Anita.

- Quelle chaleur ! s'exclama Sarah. Je descends me rafraîchir un peu dans ma cabine.

- Comme tu voudras, lui dis-je en regardant la sirène.

C'était vrai qu'il faisait une chaleur torride sur le pont. Pas un souffle de vent. Le soleil de midi, d'un blanc aveuglant, me cuisait le visage.

Mais je n'avais aucune envie d'aller dans ma cabine.
Pas question de m'éloigner de la sirène !

Elle évoluait derrière la vitre, remuant à peine sa longue queue. En me voyant approcher, elle pressa ses mains et son visage contre la paroi et poussa un gémissement de tristesse.

Je lui fis signe.

Elle gémit, puis reprit sa mélodie sur un ton plus bas, comme pour essayer de me parler. J'écoutai, espérant la comprendre.

- Tu as faim ?

Elle me regarda d'un air absent.

Je répétais ma question, en me frottant le ventre.

- Tu as faim ? Regarde-moi. Pour dire oui, tu secoues la tête de haut en bas, et pour non, c'est de gauche à droite.

Elle fit oui de la tête.

- Oui ? Tu as faim, c'est bien ça ?

Elle fit signe que non.

- Non ? Tu n'as pas faim ?

Elle fit signe que oui. Et elle fit signe que non.

Elle se contentait de m'imiter ! En fait, elle ne comprenait rien.

Je reculai d'un pas et l'étudiai soigneusement.

Je constatai qu'elle était jeune. Environ mon âge. Elle devait donc avoir faim. Et, si ça se trouvait, elle aimait la même nourriture que moi. En tout cas, ça valait la peine d'essayer.

On verrait bien.

Je me précipitai dans la coquerie. J'ouvris un placard

et attrapai un paquet de biscuits au chocolat. Bon, d'accord, c'était très éloigné des fruits de mer. Mais ne pas aimer les biscuits au chocolat...

J'en pris une poignée et remis le paquet à sa place. En remontant sur le pont, je croisai Alexander qui transportait divers appareils.

- Tu te prépares un petit casse-croûte, Billy ?

- Non. C'est pour la sirène. Tu crois qu'elle va aimer ça ?

Il haussa les épaules.

- Comment savoir ?

Et il me suivit sur le pont, chargé de ses appareils.

- Que vas-tu faire avec tout ça, Alexander ?

- M'en servir pour tester la sirène. On apprendra peut-être quelque chose. Mais donne-lui d'abord à manger.

Je mis un biscuit contre la paroi de verre. La sirène le regarda. Je suis sûr qu'elle se demandait ce que c'était ! Je me frottai le ventre.

- Miam-miam ! Délicieux !

La sirène m'imita et se frotta le ventre à son tour. Ses yeux bleu-vert me dévisageaient sans comprendre. Alexander poussa la targette du couvercle grillagé. Je lui donnai le biscuit et il le fit glisser dans le caisson.

La sirène le suivit des yeux pendant qu'il tournoyait dans l'eau. Elle ne fit pas un geste pour le saisir. Lorsque le biscuit toucha le fond, il était en miettes.

- Beurk ! dis-je. Même moi, je n'en voudrais pas !

- Espérons que Dr G. lui rapportera quelque chose

qu'elle aime, murmura Alexander en commençant à installer ses appareils. Il plaça un thermomètre et plusieurs longs tubes de plastique blanc dans l'aquarium. Puis il secoua la tête, excédé.

- Bon sang ! J'ai oublié mon calepin !

Et il retourna au labo en courant.

Pendant ce temps, je regardai la sirène nager tristement dans sa prison de verre. Elle me faisait penser aux poissons du labo.

«Pourtant c'est une sirène, pas un poisson ! me dis-je. Elle ne mérite pas d'être traitée comme ça ! »

Je la revis se battre contre le requin.

Il aurait pu la blesser, la tuer. Mais elle l'avait affronté quand même, uniquement pour m'aider.

La sirène poussa un gémissement. Je me sentis coupable, épouvantablement mal à l'aise. J'étais sûr qu'elle me demandait de l'aider. Je collai mon visage contre la vitre pour être aussi près d'elle que possible. Il fallait absolument que je l'aide à mon tour. Je mis un doigt sur mes lèvres.

- Chuuut ! Ne fais pas de bruit. Je n'ai pas beaucoup de temps, lui dis-je.

Je savais que Dr G. serait fou furieux. Il ne me le pardonnerait probablement jamais. Mais ça m'était égal.

J'allais faire ce que je croyais être juste.

J'allais libérer la sirène.

Mes mains tremblaient pendant que, dressé sur la pointe des pieds, je tentais d'ouvrir le loquet qui retenait le grillage. L'aquarium était bien plus haut que moi. Je ne savais pas comment j'allais m'y prendre pour en faire sortir la sirène. Mais je devais au moins essayer. Tandis que je m'efforçais de l'atteindre, la sirène se mit à crier.

- Hiiii ! Hiiii !

- Chuut ! Pas de bruit !

À ce moment-là, une main se referma brutalement sur mon bras.

- Tu fais quoi, au juste ? m'interrogea une voix grave.

Je tournai la tête : Alexander était derrière moi !

- Qu'allais-tu faire, Billy ?

- J'allais la libérer ! On ne peut pas la laisser là-dedans, Alexander ! Regarde comme elle est malheureuse !

Nous contemplâmes tous deux la sirène, qui s'était

de nouveau recroquevillée au fond du caisson. J'eus l'impression qu'elle avait compris que je voulais l'aider, et qu'on m'en avait empêché !

Alexander avait l'air triste, lui aussi. J'étais certain qu'il la plaignait. Mais il devait faire son travail.

Il se tourna vers moi et posa son bras sur mon épaule.

- Essaie de comprendre ce que la sirène représente pour ton oncle, Billy. Toute sa vie il a espéré faire une découverte de cette importance. Tu lui briserais le cœur en la laissant s'enfuir.

Il m'entraîna lentement sur le pont, loin de la cage de verre. Je me tortillais pour ne pas quitter la sirène des yeux.

- Et son cœur à elle, tu y as pensé, Alexander ? Si tu crois que ça ne lui brise pas le cœur de se retrouver dans ce bassin à poissons !

Alexander soupira.

- Ce n'est pas idéal, je suis bien d'accord. Mais c'est provisoire. Elle aura bientôt un grand espace pour nager et pour jouer.

« Tu parles ! me dis-je amèrement. Dans un zoo, devant des milliers de visiteurs ! »

Alexander ôta son bras de mon épaule et se gratta le crâne.

- Écoute, Billy, ton oncle est la bonté même. Il fera tout son possible pour que la sirène ne manque de rien. Mais, en tant que scientifique, c'est son devoir de l'étudier. Les informations qu'il recueillera permettront de mieux connaître les fonds des mers, et aussi de les préserver. C'est important, non ?

- Oui, sans doute.

Je savais bien qu'Alexander avait raison. J'adore mon oncle et je n'avais pas envie de gâcher sa carrière. Mais je trouvais injuste de faire souffrir la sirène au nom de la science.

Il m'entraîna vers le labo.

- Allez, viens, Billy. J'avais promis de te montrer comment fonctionne le sonar, tu te souviens ? C'est le moment ou jamais.

Avant de quitter le pont, je lançai un dernier regard à la sirène. Elle gisait au fond du bassin, seule et malheureuse. Elle avait baissé la tête, et sa chevelure blonde flottait comme des algues éparses.

Le sonar ne me sembla pas aussi intéressant que je l'avais espéré. Sa seule fonction consistait à émettre un signal sonore lorsque la *Cassandra* risquait de s'échouer en approchant trop près d'une côte.

Je crois qu'Alexander se rendait compte que je me moquais de cet appareil comme de ma première chemise.

- Et si on mangeait un morceau ? proposa-t-il.

Bonne idée ! Je mourais de faim. Mais pas question d'avalier des sandwiches bourrés de piment !

Je décidai de faire preuve de diplomatie.

- Tu sais, Alexander, j'ai pris un énorme petit déjeuner et je...

- Je nous ai concocté un menu spécial, annonça-t-il. Et nous pique-niquerons sur le pont avec la sirène ! Viens.

Comment refuser ? Je le suivis dans la coquerie.
Il ouvrit le petit réfrigérateur et en sortit un saladier.

- Ça marine depuis ce matin, précisa-t-il.

Je jetai un coup d'oeil. Le saladier était rempli de minces lanières blanches, d'aspect caoutchouteux, qui baignaient dans un liquide gris foncé, plutôt huileux.

Quel que soit ce plat mystérieux, je savais déjà qu'il me serait impossible d'en avaler une bouchée !

- C'est du calmar, précisa fièrement Alexander. J'ai ajouté l'encre à la marinade pour donner du goût. C'est ce qui explique la couleur grisâtre.

J'avais déjà la nausée !

— *Gloup !* dis-je en faisant la grimace. Il y a bien une semaine que je n'ai pas bu d'encre de calmar !

- Épargne-moi tes plaisanteries ! Tu vas adorer.

Il me tendit le saladier.

- Monte-le sur le pont. Je m'occupe du pain et du thé glacé.

- Comment ça va, petite sirène ? dis-je en posant mon «déjeuner» près de la cage.

Elle remua un peu la queue. Ensuite, elle ouvrit la bouche, puis la referma. Comme pour mâcher.

- Mais dis donc, on dirait que tu as faim, toi aussi ! Elle continuait de mastiquer. J'examinai le saladier de calmars.

« Pourquoi pas ? Si ça se trouve, elle adore ça ! »

Je me mis sur la pointe des pieds, soulevai le grillage et balançai une lanière de calmar mariné façon Alexander dans le caisson. La sirène bondit et

l'attrapa avec sa bouche. Elle mâcha, puis avala en souriant. Elle aimait le calmar mariné !

Je lui en donnai encore.

- Tu aimes ça ? lui demandai-je en faisant oui de la tête.

Elle me regarda, sourit, et fit oui à son tour.

Elle me comprenait !

Alexander arriva sur le pont, portant des tasses et du pain.

- Qu'est-ce que tu fabriques, Billy ?

- Alexander, regarde ! Je communique avec la sirène !

Je lançai une autre lanière de calmar dans l'eau. La sirène la mangea, puis hocha la tête.

- Ça veut dire qu'elle aime ça, tu comprends ?

- Stupéfiant ! murmura Alexander.

Il posa les assiettes, sortit son calepin et se mit à grifonner, tandis que je jubilais :

- C'est pas formidable, ça ? Au fond, je suis moi aussi un scientifique !... Qu'en dis-tu, Alexander ?

Il acquiesça en continuant à prendre des notes.

- Si elle reste avec nous suffisamment longtemps, tu pourras peut-être lui apprendre le langage des signes. Tu imagines tout ce que nous allons découvrir ? Donc, elle aime le calmar. Mais... attends une minute : c'est notre déjeuner qu'elle est en train d'engloutir !

Aïe ! Aïe ! Aïe ! J'espérais qu'il n'était pas vexé !

Alexander me regarda. Il regarda ensuite le saladier, puis la sirène, et il éclata de rire.

- Voilà au moins quelqu'un qui apprécie ma cuisine ! dit-il.

Une heure plus tard, Dr G. revint avec des provisions. Fort heureusement, il avait acheté un tas de fruits de mer à Santa Anita.

- C'est très intéressant, déclara mon oncle en vérifiant les cadrans des appareils qu'Alexander avait installés dans le caisson. Elle envoie des ondes sonores dans l'eau, exactement comme les baleines.

- Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? demanda Sarah.

- Ça veut dire qu'il existe probablement d'autres sirènes, expliqua Dr G. Et que notre sirène essaie sans doute d'entrer en communication avec elles.

« Pauvre petite sirène ! pensai-je. Elle appelle ses amies au secours, dans l'espoir qu'elles viennent la délivrer ! »

Après le dîner, je regagnai ma cabine et contemplai la mer par le hublot. Un vaste tapis de lumière dorée scintillait sur les vagues. Une légère brise entra par le hublot ouvert.

Je regardai le soleil basculer derrière la ligne d'horizon. Quelques minutes plus tard, le ciel s'obscurcit, comme si on venait d'éteindre une lampe.

La sirène était juste au-dessus de ma cabine, toujours dans le caisson. Elle devait avoir terriblement peur dans sa cage de verre, seule dans la nuit.

La porte de ma cabine s'ouvrit brusquement. Sarah entra, hors d'haleine, les yeux agrandis d'excitation.

- Sarah ! Combien de fois faudra-t-il te répéter de frapper avant d'entrer ? grondai-je sévèrement.

Mais cela ne l'impressionna pas.

- Billy ! Billy ! Elle s'est enfuie ! La sirène s'est enfuie ! hurla-t-elle.

Je sautai du lit, le cœur battant.

- Elle n'est plus là ! hurla Sarah. Elle n'est plus dans son aquarium.

Je me précipitai dans la coursive et grimpai sur le pont quatre à quatre.

Quelque chose en moi espérait que la sirène avait réussi à se libérer. Mais en même temps, je souhaitais qu'elle reste avec nous pour toujours, faisant de mon oncle le scientifique le plus célèbre du monde et de moi son plus célèbre neveu !

« Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! »

Sur le pont, mes yeux s'accoutumèrent rapidement à l'obscurité. Je me mis à courir si vite que je manquai de passer par-dessus bord. Sarah me suivait tant bien que mal.

- Mais qu'est-ce que... mais...

La sirène nageait lentement dans sa cage de verre, et sa queue verte luisait faiblement, reflétant les petites

lumières du bateau. Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte que Sarah se tordait de rire.

- Je t'ai eu, Billy ! Ce coup-ci, je t'ai vraiment eu ! Je poussai un grognement féroce. Sarah et ses blagues idiotes ! J'étais vert de rage.

- Bien joué, Sarah, dis-je. Très drôle.

Ma sœur était ravie.

- Tu es vexé comme un pou, ma parole ! s'exclama-t-elle. Faut dire que tu croirais n'importe quoi !

La sirène me regarda et un léger sourire étira ses lèvres pâles.

- Looroo ! Looroo ! roucoula-t-elle à mon intention. Elle espérait sans doute que j'allais la délivrer. Et je devais peut-être le faire... D'ailleurs Sarah pouvait m'aider. À nous deux, ce serait plus facile. Mais allait-elle accepter ?

-Écoute, Sarah...

À ce moment, des pas résonnèrent sur le pont.

-Dites donc, les enfants...

C'était Dr G.

- Il est l'heure d'aller au lit. Si vous descendiez gentiment dans vos cabines ?

- On se couche toujours bien plus tard, à la maison, bougonna Sarah.

- Possible. Mais je ne pense pas que vous vous leviez aussi tôt. Vrai ou faux ?

Sarah ne répondit pas. Nous regardions tous trois la sirène en silence. Elle donna un léger coup de queue et descendit s'installer au fond du caisson.

- Ne vous en faites pas pour elle, murmura Dr G. Je

repasserai dans la nuit m'assurer qu'elle va bien. La sirène pressa ses petites mains contre la paroi de verre. Elle nous implorait du regard, nous suppliait de lui rendre sa liberté.

- Elle se sentira mieux dès qu'elle sera au zoo marin, affirma mon oncle. Ils vont construire un lagon artificiel spécialement pour elle, avec une barrière de récifs, des coraux et tout ce qu'il faut. Ce sera exactement comme le lagon d'Ilandra. Elle pourra nager et jouer à sa guise. Elle finira par se sentir chez elle, vous verrez.

J'aurais aimé être sûr que Dr G. ne se trompait pas. Un léger roulis berçait la *Cassandra* mais je n'arrivais pas à m'endormir. Étendu sur ma couchette, je contemplais le plafond. Un pâle rayon de lune entrait par le hublot. Je pensais sans arrêt à la sirène.

J'essayais d'imaginer ce qu'on pouvait ressentir après avoir passé une journée entière dans une prison de verre. « Peut-être est-ce la même chose que d'être enfermé dans une minuscule cabine », me dis-je en examinant ce qui m'entourait.

« Mais non, c'est certainement bien plus affreux. » J'avais déboutonné ma veste de pyjama et ouvert le hublot pour laisser entrer un peu d'air.

Qu'elle se retrouve dans le caisson n'était certainement pas le plus atroce de l'histoire. Je savais que Dr G. éprouvait de l'affection pour la sirène. Et qu'il ne lui ferait aucun mal.

Mais que lui arriverait-il quand les employés du zoo viendraient la chercher ? Qui s'occuperait d'elle ?

Bon, d'accord, ils allaient lui construire un vrai-faux lagon. Mais elle saurait bien que ce n'était pas la mer. Et il y aurait des milliers de visiteurs qui l'épie-raient du matin au soir. Ils s'attendraient sans doute à la voir exécuter des tours ou des numéros de cirque. Traverser une série de cerceaux comme les phoques dressés, par exemple. On se servirait d'elle dans les pubs de la télé, j'en étais sûr. Et dans des films. Elle serait prisonnière. Prisonnière et seule - pour le reste de sa vie.

C'était ma faute. Comment pouvais-je accepter ça ? Il fallait que j'intervienne. Impossible de les laisser l'emmener.

Tout à coup, j'eus l'impression d'avoir entendu un bruit. Un son grave et étouffé. Je restai immobile, en tendant l'oreille. Tout d'abord, je crus que c'était la sirène. Mais je me rendis bientôt compte qu'il s'agissait d'un bruit de moteur. Un moteur qui crachotait dans le lointain. Et qui, peu à peu, se rapprochait.

Je me redressai et regardai par le hublot. Un grand bateau s'était arrêté le long de la *Cassandra*.

Qui pouvait bien nous rendre visite à cette heure-là ? Les employés du zoo ?

Mais non. Ils avaient une vedette. Et là, c'était un vrai bateau.

De mon hublot, écarquillant les yeux, je vis deux silhouettes sombres monter silencieusement à bord de la *Cassandra*.

Mon cœur se mit à battre à toute vitesse. Qui étaient

donc ces visiteurs? Que venaient-ils faire à une heure pareille ?

Et moi, que devais-je faire ?

Monter sur le pont pour les espionner? Mais si jamais ils me repéraient ?

J'entendis ensuite une série de sons étranges. Un bruit sourd, suivi d'un cri de douleur étouffé. Cela venait d'en haut, du pont.

Le pont ! Là où se trouvait la sirène, emprisonnée dans sa cage de verre, sans défense !

La panique m'envahit.

Ils allaient faire du mal à la sirène !

Je montai sur le pont au triple galop. Sarah, qui m'avait entendu, me suivit en courant. Je trébuchai sur un câble de remorquage et m'agrippai au bastin-gage pour retrouver mon équilibre. Puis je fonçai droit sur le caisson.

La sirène était blottie au fond de l'eau, les bras repliés dans un geste de protection.

Quatre hommes s'affairaient autour de l'aquarium. Tous étaient vêtus de noir. Des masques cachaient leurs visages.

L'un d'eux tenait une petite matraque à la main.

Un corps était étendu sur le pont, à plat ventre.

Dr G. !

Sarah poussa un cri en se précipitant vers notre oncle. Elle s'agenouilla à côté de lui.

- Ils l'ont frappé sur la tête ! hurla-t-elle. Il est évanoui !

J'avais la gorge nouée, mais j'eus le courage de leur demander :

- Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites sur notre bateau ?

Les quatre hommes ne prirent même pas la peine de me répondre.

Deux d'entre eux déroulèrent un lourd filet en corde avant d'ouvrir le caisson. Ensuite, ils le firent glisser dans l'eau et capturèrent la sirène.

- Arrêtez ! N'y touchez pas ! criai-je.

- Ferme-la ! grommela celui qui tenait la matraque en la brandissant d'un geste menaçant.

Totalement impuissant, je les regardai resserrer le filet autour de la sirène. Ils allaient la kidnapper !

- Hiiii ! Hiiii !

La sirène poussait des gémissements de terreur et se débattait frénétiquement pour tenter d'échapper au lourd filet.

- Arrêtez ! Laissez-la tranquille !

L'un des hommes ricana. Les autres continuaient à m'ignorer.

Sarah, penchée sur Dr G., tentait désespérément de le ranimer. Je courus à l'écouille et braillai dans le conduit qui débouchait dans les cabines :

- Alexander ! Alexander ! Au secours !

C'était un solide gaillard. Peut-être réussirait-il à mettre ces bandits en fuite ?

Je revins ventre à terre près du bassin de la sirène. Cette fois, elle était complètement ligotée dans le filet. Les quatre hommes unissaient leurs efforts pour la tirer hors du caisson. Elle criait et résistait de toutes ses forces.

- Hiiii ! Hiiii !

Une note unique, aiguë à percer le tympan !

- Y'a pas moyen de la faire taire? grogna l'un des hommes, très énervé.

- Attends qu'elle soit à notre bord, répliqua l'homme à la matraque, d'un ton sinistre.

Je me mis moi aussi à hurler.

- Arrêtez ! Vous n'avez pas le droit !

Sans réfléchir, je me jetai sur les quatre malfaiteurs. Je voulais à tout prix les empêcher d'enlever la sirène. L'un d'eux me repoussa sans effort, d'une seule main.

- Reste tranquille, sinon tu vas le regretter ! me dit-il. Mais j'étais hors de moi.

- Laissez-la partir ! Relâchez-la !

- Oublie ta sirène, me conseilla l'inconnu. Tu ne la reverras jamais.

Je m'accrochai au bastingage. J'avais l'impression que mon cœur allait exploser, tellement il battait fort. J'avais du mal à respirer.

Je n'allais pas laisser ces tristes individus s'emparer d'elle sans même me battre !

Hier, elle m'avait sauvé la vie. C'était à mon tour de sauver la sienne ! Mais comment ?

Ils avaient réussi à sortir la sirène du caisson. Trois hommes tenaient le filet bien serré. Elle criait et se débattait comme une forcenée, inondant le pont d'eau salée.

Jouant le tout pour le tout, je décidai de me jeter de nouveau sur eux et de les faire tomber. Ensuite, je

pousserais la sirène par-dessus bord et, une fois dans la mer, elle serait sauvée.

Je baissai la tête comme un joueur de rugby et, respirant profondément, je fonçai droit sur les bandits.



- Billy ! Ne fais pas ça ! hurla Sarah.

Trop tard ! Je me précipitai vers l'un de ceux qui tenaient le filet et lui donnai un grand coup de tête dans l'estomac.

À mon grand étonnement, le type ne s'écroula pas ! Il m'attrapa de sa main libre, me souleva sans effort et me balança tout droit dans le caisson-aquarium ! Je coulai au fond du réservoir puis remontai à la surface où je repris mon souffle.

À travers la vitre, je pus voir les hommes masqués charger la sirène sur leur bateau. Ils allaient s'enfuir avec elle !

J'essayai de sortir du caisson, mais les parois étaient trop hautes. Je glissai le long du verre mouillé, incapable d'atteindre le rebord.

À présent, c'était sûr, une seule personne était susceptible d'arrêter les bandits masqués : Alexander. Mais où était-il, celui-là ? N'avait-il rien entendu ? Je hurlai de toutes mes forces :

- ALEXANDER !

Les épaisses parois de verre étouffèrent en partie ma voix.

Enfin, Alexander apparut sur le pont. Je vis sa tête blonde et son grand corps musclé se diriger vers moi. Ce n'était pas trop tôt ! Je battais des pieds pour me maintenir à la surface, et je criai :

- Alexander ! Empêche-les de faire ça !

Le moteur du bateau des ravisseurs se mit en route. L'un après l'autre, les hommes masqués descendirent l'échelle de coupée de la *Cassandra*. Un seul restait à notre bord. Je vis alors Alexander se précipiter vers lui et l'attraper par l'épaule. Je pensai : « C'est ça ! Tape-lui dessus, Alexander ! Tape-lui dessus ! »

Je n'avais encore jamais vu Alexander se battre. Mais je savais qu'il en avait les moyens.

Pourtant, à ma grande surprise, Alexander ne frappa pas l'homme masqué. Il se contenta de lui demander à mi-voix :

- La sirène est bien sur votre bateau ?

L'autre fit oui de la tête.

- Parfait, répliqua Alexander. Vous avez l'argent que vous m'avez promis ?

- Oui.

- Parfait, répéta Alexander. Alors tirons-nous en vitesse !

Je bus une telle tasse que je faillis m'étouffer. Alexander était complice des bandits masqués ! Je n'arrivais pas à le croire ! Lui qui était tellement gentil ! Mais je commençais à comprendre qu'il avait tout manigancé. Qui avait pu révéler la présence de la sirène, sinon lui ?

Je lui criai :

- Alexander ! Comment as-tu pu faire ça ?

Il me regarda à travers la paroi et haussa les épaules.

- Écoute, Billy, dit-il, les affaires sont les affaires ! Le zoo proposait un million de dollars pour la sirène. Mais mon nouveau patron m'en donne VINGT ! Simple question de calcul. Comment aurais-je pu refuser ? conclut-il avec un sourire glacé.

- Tu es horrible, Alexander !

J'eus envie de le frapper. J'essayai de me hisser hors du réservoir, mais je ne réussis qu'à retomber dans l'eau.

Alexander suivait l'homme masqué et s'apprêtait à

quitter la *Cassandra*. Je tapai comme un sourd contre la paroi. En vain.

C'est à ce moment-là que je vis Sarah se redresser. En regardant de plus près, je constatai que Dr G. commençait à remuer.

Alexander n'avait rien remarqué. Il enjamba le corps de mon oncle. Il se moquait éperdument de savoir s'il était gravement blessé ou non.

Je vis alors Dr G. attraper Alexander par la cheville. Alexander lâcha un gros mot, trébucha et tomba lourdement.

Sarah poussa un cri et courut se réfugier contre le bastingage.

Mon cœur se mit à battre plus vite. Il restait encore un espoir. Les bandits ne réussiraient peut-être pas à s'en sortir.

Alexander s'assit sur le pont, l'air ahuri, et massa ses coudes douloureux.

- Occupez-vous d'eux ! cria-t-il aux hommes masqués.

Deux d'entre eux remontèrent sur le pont et maîtrisèrent Dr G. Sarah les bombardait de coups, mais c'était totalement inutile, bien sûr. Le troisième bandit arriva à son tour. Il saisit les bras de ma sœur et les tint serrés dans le dos.

Depuis l'aquarium, je la conseillai en criant:

- Des coups de pieds, Sarah ! File-lui des coups de pieds !

Elle essaya de m'obéir, mais l'homme la serra encore plus fort et l'immobilisa.

Désespéré, je hurlai :

- Laissez-les tranquilles !

- Qu'allons-nous faire d'eux ? demanda l'un des bandits.

- Décidez ce que vous voulez, mais dépêchez-vous !
intervint Alexander. Nous devons partir au plus vite !
L'homme qui tenait Sarah me regarda en fronçant les sourcils. Je gigotais comme un beau diable pour me maintenir à la surface.

- Ils risquent d'alerter la police de l'île ou les gardes-côtes, déclara-t-il. Il va falloir les tuer.

- Flanque-les tous dans l'aquarium ! suggéra l'un de ses complices.

- Alexander ! intervint Dr G. Je sais que tu n'es pas vraiment mauvais. Ne les laisse pas faire ça !

Alexander évita le regard de mon oncle.

- Désolé, Dr G., grommela-t-il. Je ne peux rien pour vous. Ils me tueraient si j'essayais de vous aider.

Et, sans rien dire de plus, il monta dans le bateau des kidnappeurs. J'étouffai de rage.

« Quel salopard, celui-là ! »

Deux des hommes masqués soulevèrent Dr G. et le balancèrent dans le caisson. Ensuite, ce fut au tour de Sarah. C'était plus facile avec elle. Puis les hommes remirent le couvercle grillagé en place et fermèrent soigneusement les targettes.

Je les regardai, les yeux écarquillés d'horreur. Je venais de comprendre que nous ne pourrions pas sortir du caisson.

Dans le réservoir, le niveau de l'eau atteignait

presque deux mètres. Nous étions obligés de remuer sans cesse pour rester à la surface.

- Terminé, dit l'un des bandits. Allons-nous-en.

- Attendez ! s'écria Dr G. Vous n'allez quand même pas nous laisser là !

Les trois hommes se regardèrent.

- Tout à fait exact, décida l'un. On ne va pas vous laisser là.

Et tous les trois s'avancèrent vers nous.

« Ils ne sont pas aussi monstrueux et cruels qu'ils en ont l'air, finalement, me dis-je. Ils vont nous sortir d'ici. »

Mais que comptaient-ils faire au juste ?

L'un des hommes fit un signe aux deux autres. Ils posèrent les mains sur l'une des parois de la cage de verre.

- Un... deux..., lança celui qui dirigeait l'opération. Et à « trois », ils hissèrent l'aquarium par-dessus bord !

Nous basculâmes tous les trois au fond du caisson. Ensuite, nous heurtâmes brutalement la paroi pendant que l'aquarium tombait à la mer.

- Nous allons couler ! s'écria Dr G.

Le bateau des ravisseurs s'éloignait sous nos yeux affolés. Dans son sillage, l'aquarium tanguait dans les remous. Puis il commença à s'enfoncer.

- On coule ! hurla Sarah. On va tous se noyer !

Nous essayions désespérément de soulever le couvercle grillagé. Je tapais à coups de poing, tandis que Dr G. donnait des coups d'épaule.

Mais le caisson dansait sur les flots, nous projetant contre la paroi.

Le couvercle, constitué d'épaisses mailles de fil de fer. était toujours fermé par les targettes métalliques. Impossible de les ouvrir de l'intérieur. La seule solution était de les faire sauter.

Nous poussions de toutes nos forces. Le couvercle ne bougeait pas d'un cheveu.

La cage de verre s'enfonçait lentement dans les eaux sombres et agitées. La lune disparut derrière un amas de nuages, nous plongeant dans une obscurité totale. Bientôt, la mer nous engloutirait.

Sarah se mit à pleurer.

- J'ai peur, dit-elle entre deux sanglots.

Dr G. donnait des coups contre la paroi, espérant réussir ainsi à la briser.

Je passai mes mains le long du couvercle. Qui sait ? J'allais peut-être découvrir une faille dans le grillage ?

Mes doigts rencontrèrent quelque chose.

Un petit loquet. Je me mis à brailler.

- J'ai trouvé un loquet !

Et je le manipulai dans tous les sens pour tenter de l'ouvrir.

- Il est coincé !

- Attends, Billy, laisse-moi faire, proposa Dr G.

À son tour, il essaya de le forcer.

- Je n'y arrive pas non plus !

Sarah ôta la barrette qui retenait ses cheveux.

- Si on essayait avec ça ? dit-elle.

Dr G. saisit la barrette et la glissa dans le loquet.

- Ça vient, déclara-t-il.

Je repris espoir. On allait peut-être réussir !

Dr G. poussa de toutes ses forces.

Le loquet bougeait !

Il glissait !

- Nous sommes libres ! rugit Sarah.

Unissant nos efforts, nous tentâmes de soulever le grillage.

- Plus fort, les enfants ! Encore ! cria Dr G.

Nous repartîmes de plus belle. Mais le couvercle ne céda pas. Ouvrir le loquet n'avait servi à rien, il en restait encore deux autres. Et ils étaient complètement inaccessibles.

Nous avons cessé de parler. À présent, on n'enten-

dait plus que les sanglots effrayés de Sarah et le clapotis régulier des vagues. La cage de verre allait bientôt couler au fond de la mer.

Brusquement, tout devint encore plus sombre. Les vagues grossirent et secouèrent davantage le caisson.

- J'entends un bruit, affirma alors Sarah.

Je tendis l'oreille. J'entendis moi aussi un son bizarre, porté par le ressac. Un bruit qui semblait venir de loin. Une sorte de sifflement aigu et perçant.

- On dirait un chant de baleine, constata Dr G. Ou plutôt tout un orchestre de baleines !

Les étranges gémissements se répercutèrent sur la crête des vagues. Ils s'approchaient et devenaient de plus en plus forts.

Soudain, le bruit - strident comme un raclement sur du métal - nous entoura de tous côtés.

Puis des formes sombres et fantomatiques apparurent autour du caisson. Nos visages collés contre la paroi de verre, nous scrutions les ténèbres.

- Je n'ai jamais entendu de sons de ce genre, murmura Dr G. Je me demande bien ce que c'est.

- Ça... ça... vient de tous les côtés ! dis-je.

Les eaux sombres s'agitaient, soulevées par les formes mystérieuses. Malgré l'écume qui battait la cage de verre, je tentais de distinguer ce qui nous entourait.

Tout à coup, au beau milieu des eaux tourbillonnantes, un visage apparut juste devant mon nez ! Ensuite, d'autres têtes surgirent à leur tour. Nous étions cernés par des dizaines de visages de petites

filles. Leurs grands yeux clairs nous lançaient des regards menaçants.

- Des sirènes !

- Des dizaines de sirènes ! confirma Dr G., stupéfait. Elles agitaient les eaux à coups de queue, violemment. Leurs chevelures, masses sombres dans la mer couleur d'encre, flottaient autour d'elles. Le caisson tanguait de plus en plus.

- Que veulent-elles ? demanda Sarah d'une petite voix tremblante.

- Elles ont l'air en colère, constata Dr G.

J'observais les sirènes qui, tels des fantômes, dansaient un étrange ballet devant nous. Elles tendirent les bras et commencèrent à secouer le caisson. Elles battaient l'eau à grands coups de queue. On se serait cru en pleine tempête.

Brusquement, je compris ! Je savais exactement ce qu'elles avaient en tête.

- La vengeance ! Elles sont venues se venger ! Nous avons capturé l'une d'entre elles. Elles vont nous le faire payer !

- Elles nous entraînent vers le fond ! s'écria Dr G. Muet de terreur, je contemplais les innombrables mains dont les contours se découpaient contre la vitre.

Brusquement les targettes s'ouvrirent. Le grillage se releva. Puis, une force poussa le caisson vers le haut, de plus en plus haut.

- Que... que se passe-t-il ? balbutia Sarah.

- Elles nous remontent ! dis-je, tout heureux.

- Les sirènes ne sont pas venues se venger, mais nous sauver ! s'exclama Dr G.

La cage de verre frôla la coque de la *Cassandra*, pour s'immobiliser devant l'échelle de coupée.

Dr G. poussa un grognement de soulagement et souleva Sarah dans ses bras. Elle se hissa à bord du bateau. Je la rejoignis, et nous aidâmes tous deux Dr G. à s'extraire de l'aquarium. Nous étions trempés jusqu'aux os, nous grelottions. Mais nous étions vivants !

Les sirènes évoluaient autour du bateau, leurs yeux clairs levés vers nous.

- Merci ! leur lança Dr G. Vous nous avez sauvé la vie !

Je me dis que c'était la seconde fois. J'avais vraiment une énorme dette envers les sirènes.

- Nous devons retrouver la sirène kidnappée, dis-je. Ces saligauds sont capables de tout !

- Ça, c'est vrai, ajouta Sarah. Il n'y a qu'à voir comment ils nous ont traités, nous !

Dr G. hocha la tête.

-J'aimerais beaucoup la libérer, mais je ne vois pas de quelle manière. Comment retrouver leur bateau en pleine nuit ? Et, en plus, ils ont de l'avance.

Mais moi, j'étais sûr qu'il existait un moyen. Je m'accoudai au bastingage, et contemplai les sirènes qui nageaient autour de la *Cassandra* en poussant leur petits cris aigus sous la lumière de la lune.

Je m'adressai à elles.

- Nous voulons retrouver votre amie. Il faudrait nous guider jusqu'à elle.

Puis j'attendis en retenant ma respiration. Parviendraient-elles à nous aider, d'une façon ou d'une autre ?

Les sirènes se consultèrent en échangeant leurs drôles de sifflements. L'une d'elles (elle avait les cheveux noirs et une très longue queue) semblait mener la discussion.

Je la regardai émettre des claquements de langue en

direction des autres. On aurait dit qu'elle donnait des ordres.

Quelques secondes après, à notre grande surprise, les sirènes se mirent en file, l'une derrière l'autre, et formèrent une ligne qui avançait loin dans la mer.

- Tu crois qu'elles vont nous conduire jusqu'aux bandits, Dr G. ?

- C'est possible, me répondit-il pensivement en se grattant le menton. Mais je me demande comment elles vont localiser le bateau. À moins que... mais oui, bien sûr ! Elles vont utiliser leur sonar ! Si seulement j'avais eu le temps d'étudier les sons qu'elles émettent !

Sarah lui coupa la parole.

- Regarde, Dr G. ! Les sirènes commencent à nager ! Elle avait raison : les silhouettes sombres s'éloignaient en colonne dans les eaux noires.

- Vite ! Suivons-les ! dis-je.

Dr G. poussa un soupir.

- Trop dangereux, déclara-t-il en faisant les cent pas sur le pont. Nous ne sommes pas de taille à affronter Alexander et les quatre bandits masqués ! Nous devrions prévenir la police de l'île. Mais que leur dire ? Que nous pourchassons les kidnappeurs d'une sirène ? Personne ne nous croira.

- Dr G, je t'en supplie, suivons les sirènes ! Dans quelques instants, nous ne les verrons même plus !

- D'accord, Billy. Allons-y ! accepta mon oncle.

Je me précipitai vers la poupe pour détacher le canot. Dr G. le mit à l'eau et nous sautâmes tous dedans.

Puis il lança le moteur et nous suivîmes la colonne de sirènes aux écailles scintillantes.

Elles progressaient si rapidement parmi les vagues qu'il était difficile à notre petite embarcation de les rattraper.

Une vingtaine de minutes plus tard, nous nous arrêtons dans une petite crique déserte. La lune, une fois de plus, apparut entre les nuages. Elle éclairait de ses rayons pâles un bateau ancré près de la côte.

Dr G. coupa le moteur afin de ne pas alerter les ravisseurs.

- Ils doivent dormir, dis-je.

- Comment Alexander ose-t-il dormir après ce qu'il nous a fait ? demanda Sarah. Normalement, nous aurions dû nous noyer !

— L'argent pousse parfois certaines personnes à commettre d'horribles actions, lui expliqua tristement Dr G. Mais tant mieux s'ils nous croient morts. Ils ne s'attendent pas à nous voir débarquer !

Notre canot se dirigea sans bruit vers le bateau des bandits.

« En tout cas, nous avons retrouvé ces sales voleurs ! » me dis-je pendant que nous approchions. Il ne restait qu'un seul problème.

Qu'est-ce qu'on allait faire, maintenant ?

Il n'y avait pas un souffle d'air. Le bateau des ravis-
seurs tanguait doucement sur les eaux calmes et
miroitantes de la crique.

- Où sont passées toutes les sirènes ? demanda Sarah
à voix basse.

Je haussai les épaules. Je n'en savais rien. À mon
avis, elles s'étaient cachées.

Tout à coup, je vis l'eau s'agiter le long du bateau
des bandits.

Lentement, silencieusement, notre canot s'en appro-
cha. Je scrutai l'endroit où j'avais vu le remous, dans
l'espoir de comprendre ce qui le provoquait. Et je vis
une mèche blonde scintiller sous la lune !

- La sirène ! Elle est là ! dis-je en la montrant.

Elle flottait sur l'eau, attachée à l'arrière du bateau.

- Ils n'avaient sans doute pas de caisson, murmura
mon oncle. Une chance pour nous !

Brusquement, d'autres silhouettes firent frémir
l'eau. Les sirènes avaient fait surface et entouraient

leur sœur captive. Elles dressaient les ailerons de leurs queues comme des éventails géants. Je vis des mains sortir de l'eau et s'attaquer au nœud de la corde qui retenait la prisonnière.

Les vagues clapotaient doucement pendant que les sirènes travaillaient.

- Elles sont en train de libérer leur amie.

- Et nous, qu'allons-nous faire ? demanda Sarah.

- Simplement nous assurer que tout se passe bien pour elle, lui répondit Dr G. Ensuite, nous partirons. Les bandits ne sauront jamais que nous sommes venus.

Nous regardions les sirènes s'efforcer de dénouer la corde. Notre canot était accolé au bateau des ravisseurs. Sarah commença à s'inquiéter.

- Grouillez-vous, les filles ! souffla-t-elle. Le temps presse !

- Elles ont peut-être besoin d'aide ? dis-je.

Dr G. dirigea lentement le canot vers les sirènes. Mais soudain une lueur illumina le pont du bateau. Une allumette venait d'embraser une torche.

- Qu'est-ce que vous fabriquez, au juste ? grogna une voix menaçante.

L'homme à la torche nous dévisageait. Nous entendîmes un bruit de pas, puis des exclamations de surprise. Alexander et les trois autres montaient sur le pont.

- Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? Vous devriez être morts !

- Nous venons chercher la sirène, déclara Dr G.

Vous n'avez pas le droit de la garder !

L'homme déplaça la torche pour regarder mon oncle. Je me mis debout dans le canot et, d'un geste, j'essayai de la faire tomber à l'eau. Raté !

Je perdis l'équilibre et m'écroulai sur Sarah.

- Rendez-nous la sirène, exigea Dr G.

- Le dernier qui la trouve la garde ! répliqua l'homme. Vous venez de faire un long trajet pour rien. Parce que maintenant, votre canot va prendre feu. Regardez !

À ces mots, le bandit balança sa torche dans notre canot, qui s'enflamma immédiatement !

Les flammes s'élevèrent, et leur couleur jaune orangé se détacha sur le ciel bleu marine. Elles gagnèrent rapidement l'avant du canot.

Sarah poussa un cri terrifié tout en reculant pour se protéger.

Prise de panique, elle enjamba le rebord pour sauter dans l'eau, mais Dr G. la retint.

- Reste ici ! Sinon, tu vas te noyer !

Les flammes crépitèrent et s'élevèrent de plus en plus haut.

Dr G. sortit un gilet de sauvetage jaune du fond du canot et s'en servit pour tenter d'étouffer le feu.

- Billy ! Trouves-en un autre ! Sarah ! Prends le seau et jette de l'eau sur les flammes ! Vite !

Je dénichai un autre gilet et imitai mon oncle. Sarah lançait des seaux d'eau aussi rapidement qu'elle en était capable.

Malgré le bruit du bois qui brûlait, j'entendis Alexander crier :

-Montons la sirène à bord et fichons le camp en vitesse !

- Dr G. ! Ils vont partir ! hurlai-je à mon tour.

J'entendis alors les exclamations furieuses des bandits :

- La sirène ! Où est passée la sirène ?

Je me retournai pour regarder. La sirène n'était plus là. Ses amies l'avaient libérée !

L'un des hommes masqués se pencha par-dessus bord et m'empoigna.

-Qu'as-tu fait de la sirène ? demanda-t-il en me secouant.

- Lâchez-le ! s'écria Dr G.

Je me débattis pour me dégager. Mais le bandit me tenait fermement. Je vis l'un des malfaiteurs lever sa matraque en direction du crâne de mon oncle. Dr G. esquiva le coup. Le type voulut le frapper à nouveau. Sans plus de succès.

Sarah s'accrocha alors au bras du bandit pour m'aider à me libérer. Mais le troisième homme la saisit par les poignets et la jeta au fond du canot.

- Ne touchez pas aux enfants ! supplia Dr G. Alexander ! Aide-nous !

Alexander ne bougea pas d'un pouce. Planté sur le pont du bateau, les bras croisés, il se contentait de regarder placidement.

Les flammes, qui avaient commencé à disparaître, repartirent de plus belle. Je hurlai :

- Sarah ! Occupe-toi du feu ! Éteins-le !

Elle m'obéit.

Mais l'un des kidnappeurs lui arracha le seau des mains et le jeta à la mer. Sarah s'empara d'un gilet de sauvetage et s'en servit pour étouffer les dernières flammes. C'est alors que j'entendis un bandit crier :
- Saute dans leur canot et flanque-moi tout ce petit monde à la flotte !

L'un des hommes enjamba le pont pour descendre dans le canot. Mais soudain, leur bateau pencha fortement vers la gauche. On aurait dit qu'une lame de fond le soulevait et le secouait. D'abord lentement, puis de plus en plus vite et de plus en plus fort. L'homme poussa un cri de surprise et perdit l'équilibre. Je regardai les autres bandits s'accrocher au bastingage sans comprendre ce qui leur arrivait. Le bateau dansait sur les flots, comme pris dans une tempête.

« Les sirènes ! Je les vois ! »

Elles avaient formé un cercle autour du bateau et donnaient de violentes poussées. De plus en plus violentes. Les bandits avaient bien du mal à ne pas basculer par-dessus bord.

- Voilà la cavalerie ! s'écria joyeusement Dr G.

Là-dessus, il mit le moteur en marche et notre canot s'éloigna.

En me retournant, je vis notre petite sirène qui nageait, enfin libre, derrière les autres.

- Elle est libre ! Elle a réussi ! hurlai-je.

— J'espère que tout ira bien pour elle, murmura Sarah.

- Demain, nous partirons à sa recherche, déclara Dr

G. en mettant le cap sur la *Cassandra*. Nous savons où la trouver, désormais.

Sarah et moi, nous nous regardâmes.

Oh ! Non ! Après tout ce qui s'était passé, c'était impossible !

Dr G. avait-il vraiment l'intention de capturer la sirène pour la livrer au zoo ?

Le lendemain matin, je retrouvai Sarah dans la coquerie. En l'absence d'Alexander, elle préparait elle-même le petit déjeuner.

- Tu crois que la sirène est retournée dans le lagon ? me demanda-t-elle.

- Sans doute. C'est là qu'elle vit.

Elle avala une cuillerée de céréales d'un air pensif.

- Dis, Sarah, si on te donnait un million de dollars, tu dirais comment trouver la sirène ?

- Non ! répondit-elle. Pas si on voulait la capturer.

- Moi non plus. Et c'est bien ce que je ne comprends pas. Dr G. est quelqu'un de formidable. Je n'arrive pas à croire qu'il...

Je m'interrompis car j'avais entendu un bruit. Très précisément un bruit de moteur. Sarah tendit l'oreille. Elle l'avait entendu, elle aussi.

Abandonnant nos céréales, nous courûmes vers le pont.

Dr G. s'y trouvait déjà. Il scrutait l'horizon. Un bateau approchait. Une vedette blanche sur la proue de laquelle on pouvait lire : zoo MARIN.

- Les gens du zoo, dis-je à Sarah. Ils sont revenus.

Qu'allait faire notre oncle ? J'étais malade d'inquiétude. Leur révélerait-il l'endroit où se trouvait la sirène ? Accepterait-il le million de dollars ?

Nous nous étions accroupis, Sarah et moi, derrière la cabine de pilotage. La vedette du zoo s'immobilisa le long de la *Cassandra*. Je reconnus monsieur Walter et madame Wickman.

Monsieur Walter lança une corde à Dr G. et madame Wickman monta à bord la première.

Ils échangèrent en souriant une poignée de main.

- Les pêcheurs de Santa Anita nous ont informés que vous aviez trouvé la sirène, déclara monsieur Walter. Nous sommes venus la chercher.

Madame Wickman ouvrit alors sa serviette de cuir et en sortit une longue enveloppe.

- Voici votre chèque d'un million de dollars, cher docteur Graves, s'exclama-t-elle joyeusement. Nous l'avons établi à l'ordre du laboratoire de recherche de la *Cassandra*.

Et elle tendit l'enveloppe à mon oncle. Je me penchai de côté, derrière la cabine, pour mieux voir et je suppliai silencieusement : « Ne la prends pas, Dr G. ! Ne la prends pas ! »

- Je vous remercie beaucoup, dit mon oncle.

Et il prit l'enveloppe contenant le chèque.

- Un million de dollars, ça représente beaucoup pour moi, déclara Dr G. C'est la certitude de poursuivre mon travail. Votre zoo s'est montré très généreux. C'est d'ailleurs pourquoi je regrette d'avoir à me conduire ainsi.

Il regarda attentivement l'enveloppe, puis la déchira en menus morceaux.

- Je ne peux accepter cet argent.

Les gens du zoo restèrent pétrifiés.

- Mais que nous dites-vous là ? Voyons, docteur Graves ! s'exclama monsieur Walter.

- Vous m'avez fait entreprendre des recherches pour rien, répliqua mon oncle. Depuis votre visite, j'ai exploré en vain tous les environs. J'ai utilisé mon matériel pour passer au crible le lagon et les eaux environnantes. Et je suis en mesure de vous affirmer que les sirènes n'existent pas.

Bravo ! J'avais envie de danser de joie en poussant des cris de triomphe...

Mais je restai caché derrière la cabine avec Sarah, sans dire un mot.

Madame Wickman insista.

-Pourtant, les pêcheurs nous avaient affirmé...

- Dans cette île, les pêcheurs passent leur temps à raconter des histoires de sirènes, bougonna Dr G. J'ai l'impression qu'ils croient vraiment avoir vu des sirènes émerger des flots les jours de brouillard. En réalité, il s'agit probablement de poissons, de lamantins ou même de nageurs, tout simplement. Car les sirènes n'existent pas. Ce sont des créatures imaginaires.

Monsieur Walter et madame Wickman, déçus, s'exclamèrent :

- Vous en êtes certain ?

-Absolument certain, affirma mon oncle. Je possède un matériel très fiable, capable de détecter les plus petits poissons. Alors, vous pensez, une sirène !...

- Eh bien, tant pis, conclut tristement monsieur Walter. Nous nous rangeons à votre avis, docteur Graves. Vous êtes un expert reconnu de la faune sous-marine. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons fait appel à vous.

- Je vous en remercie, dit Dr G. Mais, croyez-moi, mieux vaut abandonner cette invraisemblable chasse.

-Nous n'avons guère le choix, murmura madame Wickman. Merci de nous avoir aidés, docteur Graves.

Ils échangèrent une dernière poignée de main. Puis les envoyés du zoo regagnèrent leur vedette et prirent le large. La voie était libre. Sarah et moi sortîmes de notre cachette en poussant des rugissements de joie.

- Dr G. ! brailla Sarah en se jetant dans ses bras. Tu es le plus fantastique des oncles !

Un large sourire éclaira le visage de mon oncle.

- Merci, matelot, dit-il. À partir d'aujourd'hui, pas un mot à quiconque au sujet des sirènes. C'est juré ?

- Juré ! hurla Sarah.

-Juré, dis-je.

Nous nous serrâmes solennellement la main.

J'avais juré de ne parler à personne de la sirène. Cela dit, j'avais très envie de la revoir une dernière fois. Je voulais lui faire mes adieux.

Après le déjeuner, Sarah et Dr G. descendirent dans leurs cabines pour se reposer un peu. Nous n'avions pratiquement pas fermé l'oeil de la nuit. Je fis semblant d'aller m'allonger aussi. Mais dès qu'ils furent endormis, je me glissai doucement dans l'eau turquoise. Je nageai jusqu'au lagon, espérant apercevoir la sirène.

Le soleil brillait haut dans le ciel bleu pâle. Ses rayons tombaient sur les eaux calmes du lagon, qu'ils nimbaient de lueurs d'or.

«Petite sirène, où es-tu ?»

Je venais de dépasser le récif lorsque je sentis qu'on me frôlait la jambe.

«Sarah ? me dis-je. Est-ce qu'elle m'a encore suivi, cette petite peste ? »

Je fis rapidement volte-face, bien décidé à l'attraper.
Pas de Sarah.

« Sans doute des algues », pensai-je. Et je continuai à nager.

Quelques instants plus tard, nouvelle pression contre ma jambe. Plus fort, cette fois.

« Que je suis bête ! Ça doit être la sirène ! »

Apercevant un léger remous dans l'eau, je l'appelai :
- Petite sirène ?

Une tête jaillit hors de l'eau. Une énorme tête, verdâtre et visqueuse. Avec un œil unique, gigantesque, et une gueule remplie de dents acérées.

Je hurlai :

- Le monstre marin ! C'est le monstre marin !
Est-ce qu'on allait me croire, cette fois ?

FIN

Chair de poule®

**BAIGNADE
INTERDITE**

DANGER SOUS LA MER...

Billy et sa sœur
vont pouvoir explorer en toute liberté
les fonds sous-marins d'une île.

En toute liberté ? Pas tout à fait,
car il leur est défendu de s'approcher
du dangereux récif de corail !

Mais Billy désobéit.

Soudain, dans l'eau,
quelque chose le frôle. Quelque chose
de froid, de sombre et de visqueux...

À PARTIR DE 9-10 ANS

